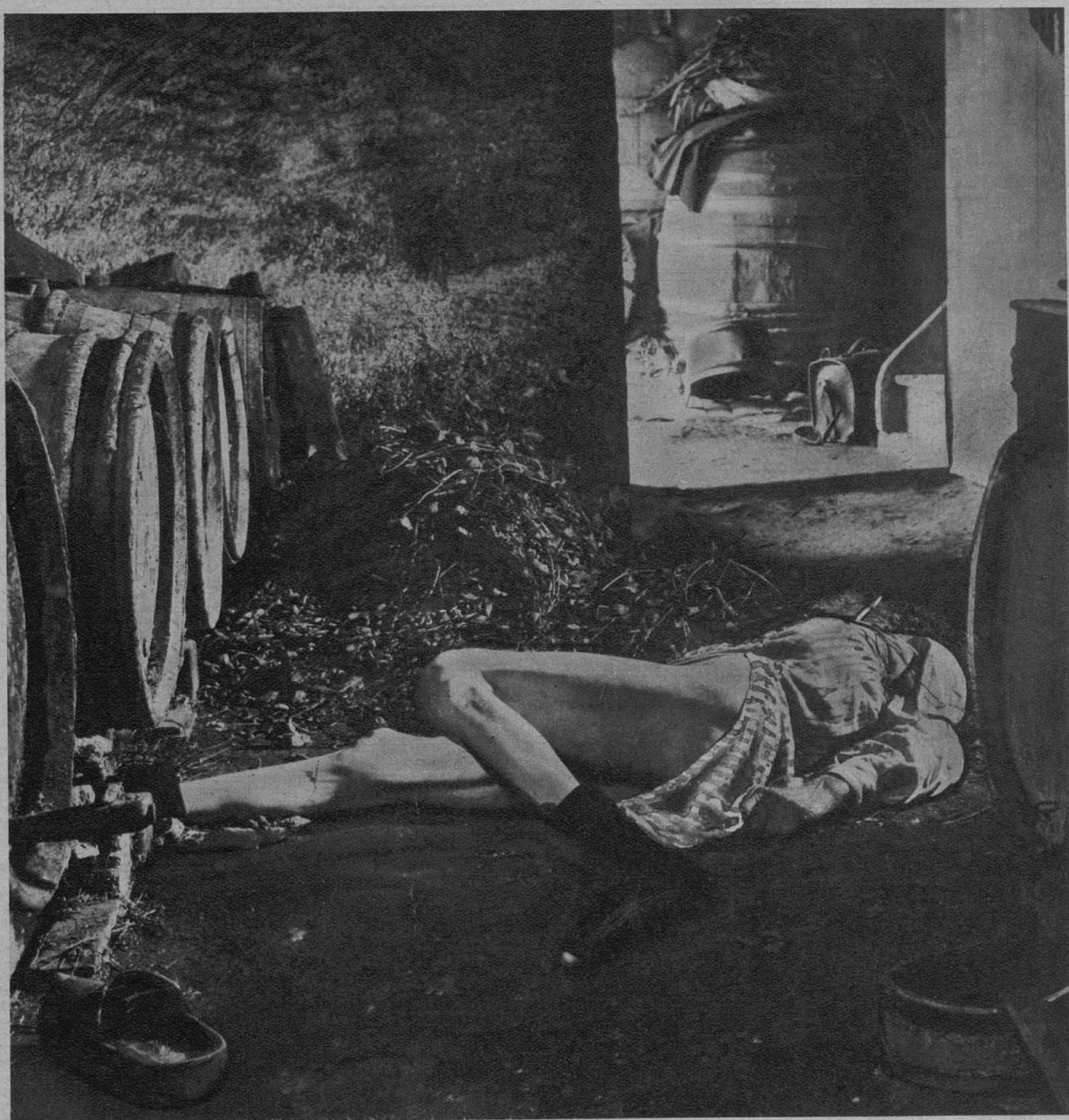


POLICE MAGAZINE

Drame de la Terre



Le cadavre d'Étienne Charvet gisant dans le cellier de la maison de Verneuil. Lire, page 13, le reportage de notre envoyé spécial. (Photo J.-M. Combier.)

Lire dans ce numéro : **NUITS DE VIENNE**, de Louis-Charles ROYER

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e
Téléphone : TRINITÉ 72-96
Compte chèques postaux : 1475-65

POLICE MAGAZINE

TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes)...	50 fr.
	Un an (sans prime)...	37 fr.
	Six mois...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an...	65 fr.
	Six mois...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois.
en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

La colombe sous le couteau



L'aventure de Mrs. Rommie Carran jette un jour assez singulier sur les procédés employés par la police américaine pour contraindre aux aveux un présumé coupable. Mrs. Rommie Carran reçut un jour une lettre d'une de ses amies lui donnant rendez-vous, pour jouer au tennis, dans une propriété sise en pleine campagne, dans la banlieue d'Atlanta, à Fairburn. Et le mot ajoutait : « Inutile de dire que votre mari est cordialement invité, et que nous comptons sur lui également. »

Sans méfiance, les époux partirent dans leur voiture, gagnèrent l'endroit indiqué et pénétrèrent dans la propriété, dont la porte était grande ouverte. Assez étonnés, au demeurant, de ne point voir leurs amis venir à leur rencontre.

L'auto stoppa devant le perron. A ce moment, quatre hommes masqués, sortant des massifs de troènes, revolver au poing, se précipitèrent sur le couple. Deux d'entre eux se saisirent du mari, qu'ils ligotèrent et bâillonnèrent, deux autres en firent autant pour celle que représente notre photographie.

On les emporta, dans cet état, jusqu'au premier étage. Là, devant l'épouse incapable de bouger, le mari, à coups de crosse, fut frappé jusqu'à ce qu'il en mourût. Un long, un horrible supplice, sous les yeux de Mrs. Carran !

Quand le malheureux ne donna plus signe de vie, les étranges assassins, qui ne se donnèrent même pas la peine de fouiller les poches de leur victime, et semblaient mus par un inexplicable sentiment de fureur, prirent la fuite, abandonnant dans la même pièce la femme terrifiée, incapable de réagir en quoi que ce fût...

Au soir, ne voyant pas rentrer ses maîtres, la femme de chambre de Mrs. Carran informa la police. On retrouva par hasard, sur un meuble, la missive de convocation. Quelques heures plus tard, l'épouse était retrouvée évanouie, sur le sol, auprès du cadavre de son mari.

L'affaire, si obscure qu'elle fût, semblait innocenter totalement Mrs. Carran, qui dut s'alter plusieurs jours aux suites des coups qu'elle avait reçus et des meurtrissures profondes des cordes qui avaient entamé ses chairs. En plus, elle souffrait d'aphasie, de commotion nerveuse et d'une asphyxie partielle due au bâillement.

Cependant, dans l'esprit de la police, tout cela n'était que mise en scène ; et Rommie Carran avait « organisé » la mort de son mari.

La jeune femme, à peine remise, fut donc appelée aux locaux de la police ; elle y fut tenue au secret et interrogée par des détectives se relayant, pendant trente et une heures consécutives ! Sans qu'aucune nourriture — pas même un verre d'eau ! — lui fût délivrée. A la suite de cette nouvelle torture, la veuve est retombée malade ; son état de dépression ne laisse pas que d'inquiéter son entourage. Cependant Mrs. Carran n'a pas cessé, une seconde, d'affirmer son innocence, attestée d'autre part — surabondamment semble-t-il — par les terribles sévices qu'il lui a fallu endurer, et dont elle gardera toujours les traces.

Les « aveux spontanés », on le voit, ont cours aussi (sous le nom de grilling) de l'autre côté de la mare aux harengs. Rommie Carran, délivrée enfin de ce cauchemar, s'apprête à quitter les États-Unis pour toujours. Elle a réalisé ses vœux et veut venir vivre en France, où, mieux qu'ailleurs, pense-t-elle, dans une atmosphère de liberté véritable, elle pourra rétablir sa santé très ébranlée, et reprendre même goût à l'existence.

Ajoutons qu'on la comprend assez. Quant aux mystérieux tortionnaires, on n'en a pas retrouvé trace ; l'on n'est pas éloigné de croire qu'il s'agit de la vengeance d'une société secrète, fort connue en Amérique, à laquelle appartenait le défunt et à laquelle il se serait vu contraint, un jour, peut-être, de désobéir.

TRIBUNAUX COMIQUES

Coups et blessures.

De chaque côté de la barre se tiennent les deux adversaires.

Lui, un gros homme d'une bonne cinquantaine d'années.

Elle, rousse, petite, joufflue, sans âge. Il se plaint d'avoir été copieusement rossé par cette femme.

— Sur même, ajoute-t-il, qu'elle a reçu du renfort et que le coup qu'on m'a porté à la nuque ne vient pas de sa main. Une femme n'a pas tant de poigne que ça.

— Et vous n'avez vu personne intervenir ? s'étonne le président.

— Comment voulez-vous ? On se trouvait de nuit dans un couloir sombre.

La femme maintenant s'explique.

Oui, évidemment, elle reconnaît qu'elle a « levé la main » sur le client.

— Elle n'est pas restée levée, ironise le magistrat.

— Oh ! j'ai pas tapé bien fort. Je ne suis pas la femme canon. Le médecin voulait même que j'entre dans un sanatorium...

— Sana... sanatorium.

— Si vous voulez. Oui, j'étais reconnue anémique.

— En somme, le client ne voulait pas payer et vous avez tapé dessus.

— Si peu.

— Il a saigné comme un bœuf.

— C'est un sanguin. Alors, les sanguins, je le sais par mon ami qui l'est, ça saigne à la moindre chose. Mon ami, il a saigné un jour comme ça parce qu'on s'était embrassé un peu fort.

— Mais, fait le président en s'adressant au plaignant, pourquoi n'avez-vous pas payé le plaisir que vous avez pris... si plaisir il y a à ces sortes de rencontres ?

— Elle m'a saboté !

L'hilarité du public interrompt le débat pendant cinq bonnes minutes et le président, pris également d'un gros rire, ne peut dominer la situation.

Enfin, on se calme jusqu'au moment où la fille de joie, triste comme un bonnet de nuit, fait cette remarque :

— S'il n'avait pas porté plainte, je l'aurais portée, moi.

— Vous ? s'étonne le président... Mais vous ne pensez pas que la justice s'occupe de ces dettes-là ?

— On m'a dit que si. Ça a même un nom...

— Je serais curieux de le connaître.

— Oui, ça s'appelle de la *grivèlerie*.

Nouvelle explosion de rires et les adversaires sont renvoyés dos à dos.

— Ça vous changera, conclut le président.

Le baron indélicat.

Encore une histoire de coups et blessures, mais ceux-ci ont entraîné une incapacité de travail d'une bonne semaine.

Le plaignant est un camelot et son adversaire un chômeur de la coiffure qui lui servait de « baron ».

— De baron ? chercha à comprendre le président.

— Oui, comme qui dirait : compère. Le baron, c'est le type qui, après le coup de casque...

— Quel coup de casque ?

— Le boniment. Celui qui, après le boniment, achète le premier pour entraîner la foule. Après, il rend la marchandise...

— Et on lui rend l'argent.

— Non, car l'argent c'est le camelot qui la donne.

— Alors, que reprochiez-vous à votre baron ?

— Il n'a rien voulu savoir pour acheter et il n'a pas rendu l'argent. Il m'a refait comme ça de trente francs. Alors je l'ai traité de voleur et je lui ai dit qu'il méritait mon poing sur la figure... Alors, la blessure que ça m'a fait m'a empêché de travailler pendant une semaine.

— Je ne comprends plus. Vous l'avez menacé de votre poing et c'est vous qui avez été blessé ?

— Oui, il n'a pas attendu que je commence. C'est lui qui a commencé.

— Et vous n'avez pas riposté ?

— Il s'était mis dans son tort, je n'ai pas voulu me mettre dans la mienne.

— Vous aimez bien mettre les choses au féminin, décidément.

— Monsieur le juge, j'ai des mœurs avouables.

— Mais ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Vous mettez « argent » et « tort » au féminin.

— C'est des racontars, ça !

On rit et l'on a l'impression que le camelot cherche en vain la raison de cette hilarité.

Le président reproche alors au « baron » de n'avoir pas tenu parole.

— En somme, vous avez filouté votre ami.

— Il me devait une tournée qu'il ne me payait pas.

— Et c'est vous qui la lui avez flanquée.

Finalement, le forain a gain de cause et il obtient le franc de dommages-intérêts classique.

— Un franc, bougeonne-t-il, ça me fait une belle jambe.

Et le « baron » de dire assez justement :

— Tout ça ne valait pas les tribunaux.

On se serait mieux expliqué devant un verre.

Et à les voir prendre la même direction, on comprend qu'ils vont se rendre meilleure justice au café-tabac d'en face.

Une bonne affaire.

Ici c'est une question d'automobile qui sépare ce gros homme chauve de ce petit individu fluet et d'apparence timide.

Le gros homme accuse :

— Il m'a dit : « Puisque vous avez de l'argent liquide apportez-la et vous rigolerez un coup — Combien qu'il faut vous apporter pour rigoler ? que j'y ai demandé comme ça. Commencez toujours par deux billets qu'il m'a répondu. » Alors j'ai apporté les deux billets.

— Et vous n'avez pas « rigolé », suivant votre expression ? demande le président.

— Ah ! non, il m'a volé.

— C'est pas du tout ça, monsieur le Président, intervient le petit fluet, et si M. le Président veut bien me permettre de m'expliquer à mon tour.

— M. le Président vous le permet.

— L'expression : « si vous voulez rigoler » est une façon de proposer une bonne affaire. Je dis ça parce que j'ai bien vu que M. le Président se méprenait quelque peu sur le sens de cette expression. Maintenant, M. le Président doit être à la page.

— Je suis à la page, puisqu'il faut parler comme vous.

— Eh bien, je proposais donc une bonne affaire à monsieur. Vous savez, monsieur le Président, qu'en raison de la crise, bon nombre d'automobilistes se sont débarrassés de leur voiture pour la rentrée. On a eu à ce moment des occasions merveilleuses. J'avais donc une Talbot pour huit billets. C'était donné. Mais fallait que ce soit de l'argent liquide.

— Quand monsieur est venu avec ses deux mille, je lui ai indiqué l'affaire et j'ai pris l'acompte.

— Monsieur a naturellement voulu voir la voiture. On a pris rendez-vous pour le lendemain, mais le lendemain monsieur, que j'avais prévenu pourtant, est venu un quart d'heure trop tard et la Talbot était déjà vendue.

— Alors vous lui avez rendu les deux billets d'avance ?

— Mais il ne m'a rien rendu du tout ! s'écrie le gros homme en devenant tout rouge.

— Vous n'avez rien rendu ?

— Je ne pouvais pas. J'avais eu mon terme la veille au soir. Je croyais l'affaire si bien faite que j'ai dépensé l'argent.

— J'espère bien que peu de gens auraient fait comme vous, au contraire. C'est un bel abus de confiance, une indéniable escroquerie.

— Mais pas du tout, insiste le petit homme fluet. C'est moi qui ait été refait. Puisque monsieur était consentant, il n'avait pas à arriver en retard.

— Vous me permettez de ne pas partager votre thèse et d'être de l'avis de votre adversaire, riposte le président.

— C'est dommage simplement, bougeonne le petit homme fluet. Dans les ventes d'automobiles, c'est toujours comme ça qu'on traite. Monsieur n'avait qu'à avoir confiance. Je lui aurais trouvé une autre occasion et j'aurais défalqué les deux billets sur la nouvelle vente. Au lieu de ça, il m'assigne ici, et voilà sans doute que je vais être condamné, moi qui ne me suis jamais fait attraper... Je veux dire : infliger une condamnation.

— Trois mois de prison, restitution des deux billets, amende salée...

Le petit homme regarde toutes ces mauvaises nouvelles tomber des lèvres du magistrat et il soupire :

— Eh bien, je suis salé !

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.



Tous les dimanches, les forçats assistent au service religieux célébré au pénitencier. Voici le « chœur » dont les chants accompagnent le service divin.

La Roumanie est un des rares pays dont l'arsenal de lois répressives ne connaît pas la peine de mort.

Ce n'est pas la place, ici, de discuter si le législateur roumain a eu raison ou non de ne pas inscrire dans son Code pénal la peine capitale et de juger que nul n'a le droit de supprimer purement et simplement un être, fût-il le plus grand criminel.

L'ancien colonel Alexandre-Jean Couza, élu, en 1858, prince héréditaire de Moldavie et, un an plus tard, prince de Valachie, créa ainsi les principautés Danubiennes que son successeur, Charles I^{er}, devait transformer, en 1881, après la guerre victorieuse contre les Turcs de 1878, en un Etat indépendant : le Royaume de Roumanie.

Le premier soin de Couza fut de donner une législation nouvelle à ses principautés. Dans ce but, il fit voter et publier en 1856 une traduction des codes Napoléon. Seuls les articles contraires aux mœurs et aux us roumains furent supprimés dans cette traduction faite en moins d'un mois. Parmi ces suppressions, la plus importante fut celle de la peine de mort, remplacée par la condamnation aux travaux forcés à temps ou à vie.

Tous les matins, le convoi de forçats sort du pénitencier et se dirige vers l'Ocna.

La Roumanie, petit Etat nouvellement créé, ne possédait ni des colonies ni des lieux d'exil ou de déportation. Il fallait donc trouver dans le pays même un endroit propice et une occupation utile autant que pénible, pour les assassins et autres malfaiteurs incorrigibles.

C'est ainsi qu'on songea à exploiter les mines de sel — une des grandes richesses de la Roumanie — par les forçats.

Une mine de sel s'appelle, en roumain, une ocna, au pluriel : ocnele. La plus importante de ces mines : Ocnele Mari (les Grandes Mines), a donné son nom à la proche ville : Targou-Ocna, puis aux forçats, ocnachi (habitants d'une ocna).

Une condamnation à trente ans de ces travaux forcés équivaut à une condamnation déguisée de mort lente. Je ne connais qu'un seul cas d'un forçat qui survécut à trente ans de ce régime.

La plus robuste constitution ne peut résister aux gouttes d'eau salée qui tombent sans interruption, qui imbibent le sol, dans lequel les pieds des condamnés patagent toute la journée.

Pour cette raison, les condamnations aux travaux forcés, si elles ne sont pas prononcées « à vie », dépassent rarement dix ou vingt ans.

Les femmes sont dispensées de travailler le sel. Police-Magazine les a montrées tissant et brodant. Pour elles, les travaux forcés ne sont qu'une occupation obligatoire, mais nullement pénible.

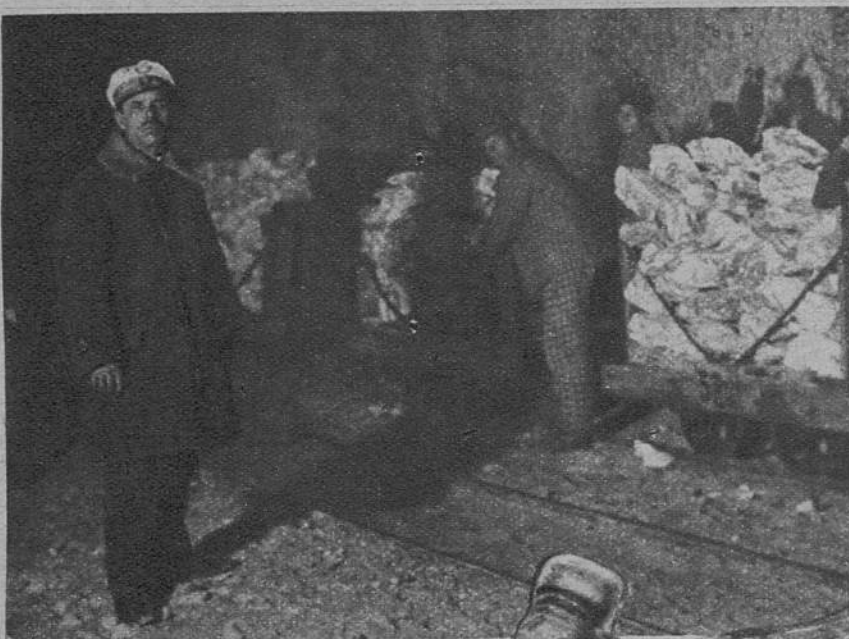
On a apporté, d'ailleurs, même au régime des hommes, de notables adoucissements.

Seules les « fortes têtes » continuent à détacher des blocs de sel durant toute leur peine. Si leur nombre est insuffisant pour tout le travail, on engage et on paye des ouvriers.

Ceux qui ont mérité, par une bonne conduite, un premier léger adoucissement ne font plus que transporter le sel hors des mines, à l'aide de wagonnets roulant sur des rails. Leur travail est donc légèrement moins pénible.

Tout d'abord, les forçats devaient passer les nuits dans les mines mêmes. Aujourd'hui, ils dorment dans un vaste pénitencier, élevé à 1 500 mètres de la mine. Tous les matins, le convoi des forçats sort du pénitencier et, gardé par des sentinelles nombreuses, se dirige vers l'ocna. Le soir venu, le convoi retourne au pénitencier. Le samedi, les forçats ne travaillent pas,

LES FORÇATS ROUMAINS



Ceux qui ont mérité par leur bonne conduite un léger adoucissement à leur peine ne font que transporter le sel hors des mines, à l'aide de wagonnets roulant sur des rails.



A l'atelier de la ferronnerie.

Ils prennent leur bain ; quant aux dimanches, ils sont consacrés au repos.

La vente du sel étant mono-

polisée par l'État, il en retire des bénéfices énormes. Pour faire connaître et vendre son sel à l'étranger, la Roumanie participe à toutes les expositions internationales. On y peut alors admirer de véritables chefs-d'œuvre de sculpture dans des blocs de sel. Ce sont d'énormes tables, avec un seul pied, autour duquel grimpent des grappes de fleurs ou de fruits.

On décida de commencer par les mines de sel. A midi, un banquet de 300 couverts devait leur être offert, sous terre, dans la mine même, éclairée à l'électricité et pavoisée des tricolores : français, belges et roumains. La maison Capsa, de Bucarest, fut chargée de ce banquet.

Tout était parfait. On présenta les mets les plus délicats, arrosés des vins les plus exquis servis par des



Forçats scieurs de pierres occupés dans les ateliers pénitenciers.

La visite des mines est permise, à condition de présenter un permis spécial, délivré par le ministère des Finances. Ceci me rappelle un incident amusant arrivé, lors d'une de ces visites, en 1909.

Trois cents savants français et belges devaient venir étudier les richesses du sous-sol roumain : mines de pétrole, de charbon, de lignite, etc.

maîtres d'hôtel les mieux stylés, lorsque, soudain, on s'aperçut qu'il manquait quelque chose : on avait oublié les salières et le sel.

Consternation générale, suivie d'un énorme éclat de rire ! Manquer de sel dans une mine de sel, c'était le comble du comique !

Chargé par le ministère des Finances de

diriger nos hôtes dans cette excursion, j'invitai aussitôt les convives à se munir, chacun, d'une petite assiette et d'un couteau, de me suivre en un long monôme, tel ceux organisés autrefois au Quartier latin, et de gratter chacun autant de sel qu'il pouvait avoir besoin, puisque tous les murs étaient de sel. On peut s'imaginer avec quel entrain juvénile ce monôme fut exécuté.

L'atelier de menuiserie où sont employés les plus jeunes et trop faibles, incapables de gros travaux.

Revenons à nos forçats. Si leur conduite a été irréprochable pendant quelques années, ils ont le droit de passer à un des ateliers de cette entreprise de l'État.

Il y a d'abord des scieurs de pierre. Ils produisent des blocs de pierres de taille, pour les constructions que l'État élève ou qui sont vendus à ceux qui font faire des constructions.

D'autres travaillent le fer sous toutes les formes, comme le montre notre photographie prise sur les lieux. A cause de la chaleur qui règne forcément dans ces ateliers, les forçats ne sont pas obligés de garder leur costume officiel pendant le travail. Il y a enfin un atelier de menuiserie pour les plus jeunes et trop faibles, incapables d'exécuter de gros travaux.

Tous les dimanches matin, un service religieux est célébré, auquel les forçats assistent tous, non qu'ils y soient forcés, mais parce que ces hommes, malgré leur déchéance, sont tous des croyants dans ce pays. Il se trouve toujours un groupe de quinze à vingt hommes doués d'une belle voix qui forment un chœur et rehaussent le service divin par leurs chants religieux.

Certes, si la vie des forçats roumains ne peut pas encore s'appeler une « vie de famille », si les gardes-chiourme ne traitent pas encore avec des gants ces êtres qui comprennent plus facilement un ordre accompagné d'un coup de poing, que de bonnes paroles, s'ils ne jouissent pas du confort américain, leur existence est cependant moins misérable que celle des forçats français, longuement décrite dans *Police-Magazine* par Jean Normand.

GEORGES MANDY.

On accuse, on plaide, on juge...

Deux drames très simples.

Il ne s'agit pas du grand drame mondain et scandaleux, de l'affaire qui suscite des passions violentes... et cependant il y a deux morts, après deux drames...

L'un de ceux-ci se passe dans l'obscurité, sur une berge de la Seine... l'autre dans une cabane de la zone.

Joseph Klock rend un soir — un de ces soirs où l'on a l'impression étouffante de pouvoir couper les ténèbres au couteau — visite à un de ses amis, qui vit avec sa maîtresse : on bavarde, on boit du vin blanc, trop peut-être, on discute sur tout et sur rien... sur la vie chère, le mauvais temps, la politique et sur les valeurs respectives des lampes électriques, discussion paradoxale en ce lieu, puisque la cabane s'éclaire au moyen d'une lampe Pigeon.

L'ami Maraude, qui a de l'hospitalité une notion assez imprévue, se jette sur son invité et le renverse ; la femme, sans doute, ne veut pas être en reste et lui porte deux coups de couteau à la cuisse.

Flaque de sang. Maraude garde trois jours le blessé dans la cabane, devant laquelle la Seine coule lentement tandis que sur l'eau paisible, au lointain, un remorqueur siffle en une longue plainte déchirée.

Huit jours après, Klock, remis, revient voir Maraude, pour lui dire cette fois ce qu'il pense de sa réception. Maraude, qui, décidément, n'a pas le caractère bien fait, prend une barre de fer et en menace son ami, qui recule et, saisissant dans sa poche le vieux revolver d'ordonnance qu'il a toujours sur lui, tire l'unique balle de l'arme archaïque... la mort est foudroyante.

On n'a jamais retrouvé la femme, laquelle répondait au doux nom de... « la Tatouée », et c'est peut-être la première fois qu'aux assises, il n'y aura que deux témoins : l'agent qui arrêta Klock et le Dr Paul, qui pratiqua l'autopsie.

Non, pas d'autres témoins... sur les intentions de la victime, comme sur celles du meurtrier, plane le mystère complet, absolu, impénétrable.

**

Corentin Binet — un Breton, comme son prénom l'indique — était un fervent de la lutte, ainsi que son ami Barbier... Ils en parlaient une nuit, à leur domicile commun : la berge, qual de Grenelle, près du pont. Ils voulurent l'un et l'autre faire une démonstration pratique, et une lutte amicale s'engagea, semblable à celle que se livraient à la caserne les cavaliers du train de 8 h. 47.

Barbier a le dessus et frappe Binet... Finie la boxe, et voici les coups de poing multiples et solides... Barbier encore est le plus faible... il sort son couteau... Corentin Binet en fait autant... pourquoi maintenant ce duel improvisé au couteau ? Trouble de deux cerveaux obtus, encore obscurcis par l'acoolère et la peur de la défaite dans une bataille sans raison.

Tout à coup, Barbier s'affaisse, le cœur traversé par la lame de son adversaire. Ici encore, aucun témoin précis du drame, c'est une lettre anonyme écrite par quelque clochard assistant peut-être de loin d'un coin de la berge à la lutte qui fit arrêter Corentin Binet, et, comme dans l'affaire Klock, l'obscurité enveloppant le drame de la mort du malheureux qui périt sous un pont, le cœur percé comme un duelliste d'autrefois.

M^e Jean-Louis Tixier, le jeune secrétaire de la conférence, apportera l'appui de son brillant talent à Klock et à Binet... Le défenseur aura là l'occasion de brosser prochainement aux assises de la Seine un tableau saisissant de ces drames simples, angoissants et mystérieux tout à la fois.

Dieu et Chimène.

Dieu est, malgré son grand et saint nom, un simple et brave ouvrier qui ne dédaigne pas, à l'occasion, une promenade un peu trop prolongée dans les vignes du Seigneur... son homonyme ; aussi, un beau soir du printemps dernier, un soir, où, par extraordinaire, il faisait chaud, invita-t-il à prendre un verre un sien ami répondant au nom cornélien de... Chimène.

Celui-ci accepta, et l'on fit une tournée chez les débits du quartier, où furent commandés et bus force verres de « blanc » et autant de « rouge » sans compter divers apéritifs.

Oui, dit Dieu, tout cela est bel et bien, mais nous oublions la femme ; mon brave Chimène, allons la chercher pour boire un « coup » avec nous !

Chimène hésita... son épouse, avec juste raison, craignait les trop multiples verres qu'absorbait avec sérénité son époux, mais Dieu insista ; fort de l'omnipotence que lui donne sa patronyme, il ajouta :

— Je le veux !

Chimène acquiesça, et tous deux arrivèrent chez lui, après d'autres copieuses libations, en un tel état de gaieté que M^{me} Chimène s'exclama :

— Mais vous avez bu ?

— Non, fit le mari, gêné.

— Oui, répliqua Dieu, souverain.

Et l'épouse indignée se mit à copieusement injurier les deux hommes : Chimène, peut-être habitué, ne dit rien, mais Dieu voulut se jeter sur la femme que le mari, en bon époux, défendit : ce fut une mêlée générale qui se termina... au commissariat de police, où Dieu arriva avec un œil poché et Chimène avec deux dents cassées ; une plainte réciproque ayant été déposée, un juge d'instruction, M. Gloria, ouvrit une information :

— Quand on porte des noms pareils, dit-il aux belligérants, on n'a pas le droit de se livrer à des écarts de langage et de gestes... Dieu se battant avec Chimène, quelle incohérence !

Et il conclut son instruction par une ordonnance de non-lieu... Dieu et Chimène se réconcilieront-ils ?



M^e Jean-Louis Tixier.

Rôle des assises de la Seine.

Vendredi 17 juin et samedi 18. — La Hane Ben Bitti : Meurtre. Défenseur : M^e Campinchi.

Lundi 20 juin au vendredi 24. — Alschitz Jacob : Faux. Défenseurs : M^{es} de Moro-Giafferi et Dolliner.

SYLVIA RISSER.

UN ÉTRANGE DRAME DE LA TERRE

"J'ai été attiré dans un traquenard", avait déclaré René Pélissier, le meurtrier du garde Dujardin

ET VOILA QU'APRÈS LA CONDAMNATION, DES FAITS NOUVEAUX SURGISSENT...

Une audience d'assises. Un chef du jury, la main sur son cœur, selon l'usage légal, a prononcé la formule rituelle : « Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes... » Il a lu les réponses décisives. Trois magistrats vêtus de rouge ont rédigé l'arrêt que le président proclame. La dernière phrase tombe : « Gardes ! emmenez le condamné... » Le condamné ! Mot lugubre et définitif. Passons à un autre crime...

Le jury de Seine-et-Oise vient d'apporter une solution à une étrange histoire. On ne saurait dire, malgré l'impression consacrée, qu'il l'a connue. Admettons qu'il l'a jugée. Pélissier risquait sa tête. L'avocat général n'exigeait pas moins que les travaux forcés à perpétuité. L'accusé a été condamné à trois ans de prison.

Mais voici que depuis ce verdict d'une incompréhensible indulgence ou d'une injuste sévérité, les faits se lèvent et se dressent. La tragédie, trop tard, se dégage. Et une énigme pose son point d'interrogation sanglant.

Un crime aux champs.

Quelle étrange histoire ! Un drame de la terre, une tuerie entre garde et braconnier. Il n'est pas de crimes plus mystérieux que ceux des champs. Il n'en est pas de plus implacables que ceux des hommes que la passion d'un gibier arme d'un fusil. Le braconnier chasse la bête errante. Le garde-chasse le braconnier. Même âme simple et ardente dans le seul exercice de leur passion.

La question que le verdict n'a pas résolue est celle-ci : Le cultivateur René Pélissier a-t-il assassiné le garde-chasse Dujardin, ou a-t-il été attiré par celui-ci dans un guet-apens qui l'a contraint à exercer son droit de légitime défense ?

Éluons les incidents touffus de ce procès compliqué par les faits. Examinons-le dans ses grandes lignes principales. C'est ainsi que, dans son cabinet de travail vaste et clair, son éloquent et précis défenseur, M^e Jean-Charles Legrand, nous en exposait les éléments constructifs.

René Pélissier, cultivateur à Luzarches, petit village de Seine-et-Oise, jouissait de la considération publique. Marié. Père de famille. Travailleur acharné. Braconnier aussi, sans doute. C'était, a-t-il expliqué, pour détruire les lapins qui saccageaient ses récoltes. De fait, il avait obtenu la condamnation civile à 12 000 francs de dommages-intérêts de M. Pletsche, propriétaire du Bois du Tremblay et maître d'une chasse où pullulaient des lapins dévastateurs. Dujardin, la victime, était le garde particulier de M. Pletsche. Tous ces détails qui semblent oiseux sont indispensables à l'action. Ils vont servir à la solution de la question posée. Et surtout à celle, plus générale et plus brûlante, des « crimes de

Pélissier est le voleur. Il croit savoir que les pièges sont cachés sous un tas de fagots, au bout d'un champ de betteraves appartenant à Pélissier. Le 15 novembre, il y fouille, en compagnie du garde Colin, dont il s'est fait accompagner. Il ne trouve rien. Pélissier arrive. Discussion. Altercation. Le soir, on trouve, à quelques centaines de mètres de là, le cadavre du garde Dujardin, dans le taillis d'un bois proche, au lieu-dit le Tremblay. Le garde a la moitié de la tête emportée par une décharge de chevrotines, tirée à bout portant.



On découvre dans un bois, près de Luzarches, le corps du garde-chasse Léon Dujardin, la tête fracassée d'un coup de fusil. (R.)

Assassinat ou légitime défense ?

Pélissier est arrêté. En présence du corps, il nie. Deux jours après, il avoue : « J'ai tué le garde. C'est vrai. J'ai tiré pour me défendre. J'ai été attiré dans un guet-apens par Dujardin et par Colin. J'étais en état de légitime défense. »

Telle est sa thèse : Les deux gardes le guettaient. Dujardin l'a interpellé et l'a invité à le suivre jusqu'au bois dit la « Loge à Paul », où M. Pletsche, prétendait-il, l'attendait. Pélissier serait ainsi entré dans les taillis. Là, le garde Dujardin aurait lancé un appel à Colin : « Hep ! » en même temps qu'il ouvrait l'étui de son porte-revolver. Il s'agissait de faire avouer à Pélissier le vol des pièges, sous la contrainte du pistolet. Pélissier, par peur, pour se défendre, aurait tiré.

A cela, l'accusation a répliqué. D'abord, elle pose en principe qu'il est inadmissible que deux gardes, honnêtes gens, aient conçu un tel plan et aient tenté de provoquer ainsi de tels aveux. Ce principe atteste une louable confiance dans la vertu des gardes, en même temps aussi qu'une trop sommaire psychologie. Presque tous les crimes de braconnage — et ils se multiplient assez pour mériter une étude — présentent la même conjoncture.

Mais l'accusation s'appuie sur les faits particuliers de la cause : Pélissier a volé les pièges de Dujardin. La preuve, c'est qu'on les a découverts chez lui, après son arrestation. Il a été aperçu par Dujardin cependant qu'il les posait. Surpris, il s'est enfui dans le bois. Le garde l'y a suivi. Et il n'a pu inviter Pélissier à s'y rendre avec lui, pour cette raison qu'il n'y a aucun sentier dans ces taillis touffus. Pélissier, rattrapé par le garde, dans ces bosquets impénétrables, où il ne pouvait fuir, lui a fait face, a tiré, a tué... D'ailleurs, la déposition du garde Colin corrobore en partie les faits, dans la mesure où il y a assisté. Il a entendu le coup de feu alors qu'il n'était séparé de la scène tragique que par un mince rideau d'arbres. Il n'a pas entendu le bruit de la discussion dont se prévaut Pélissier. Six mois d'instruction ont abouti à cette certitude du ministère public. A l'audience, grâce à d'habiles interventions et à l'admirable plaidoirie de M^e Jean-Charles Legrand, le jury n'a pas suivi cette thèse jusqu'au bout. Mais il a reculé, à cause des témoignages et des faits, devant celle de Pélissier. Et voilà qu'à peine l'arrêt rendu et l'accusé frappé légèrement sans doute, malgré les efforts du ministère public, mais condamné tout de même, les éléments nouveaux du procès posent aujourd'hui la même question, plus impérieusement qu'hier.

Un témoin sourd et réticent.

Et d'abord, la présence du garde Colin. C'est un brave homme, incontestablement.

Mais que son attitude pouvait paraître singulière ! Il a entendu le coup de feu. Et il ne s'est pas dirigé vers le boqueteau d'où s'élevait encore la fumée de la détonation. Il reconnaît qu'il a appelé son collègue : « Hep ! » Il n'a reçu aucune réponse. Il n'a pas insisté. C'est seulement le soir qu'il a prévenu l'épouse infortunée du malheureux Dujardin. Alors, on a découvert le cadavre mutilé. Pourquoi cet étrange retard ?

L'argument de l'accusation — et il semble irréfutable — c'est que le garde

partie inférieure de la face a été arrachée. Détail horrible et nécessaire : le bulbe rachidien a été broyé et arraché. Médicalement, il en est résulté que le malheureux garde a été « foudroyé ». C'est le mot exact. Le coup qui l'a frappé l'a immobilisé dans son dernier geste. Presque tous les cadavres, même subitement et terriblement frappés, peuvent encore agiter un membre, esquiver un geste inconscient dans une dernière convulsion. Ici, rien de pareil. La destruction instantanée du centre nerveux le plus sensible, du plexus qui relie la pensée à la matière, a aboli la possibilité d'un mouvement suprême. Et, pour une assurance supplétive, la preuve matérielle en est rapportée. Le corps est tombé, d'une masse, dans la terre molle qui a gardé son empreinte. Ce « moulage » funèbre est net. Il n'accuse pas le moindre frémissement.

Dujardin a gardé, couché, l'attitude qu'il avait prise, debout, pour sa dernière seconde. Sa veste était soulevée à droite par son bras replié. Sa main reposait sur l'étui à pistolet qu'il portait à sa ceinture. Il en avait débouclé la languette. L'étui était ouvert. Au moment où Pélissier, qui a déclaré être en état de légitime défense, a tiré, sa victime s'apprêtait à prendre son revolver.

Une preuve qui s'évanouit.

La thèse de l'accusation, la cause de la poursuite, de la condamnation, c'est l'affaire du vol de pièges. Ce vol, Pélissier a voulu le dissimuler. C'est parce qu'il s'est vu pris qu'il a tiré. Et enfin, on a découvert chez lui les pièges volés. M^{me} Dujardin a identifié ces pièges. « Ce sont bien ceux de mon mari, a-t-elle déclaré. Je les reconnais à un détail unique. » Et elle a désigné leur système de verrouillage constitué essentiellement par un dispositif de laiton. Or, la moindre enquête effectuée au magasin où Pélissier a déclaré avoir acheté les pièges trouvés chez lui eût apporté une certitude troublante. Cette enquête, c'est le défenseur infatigable qui l'a tentée. Il a fait acheter un piège à la maison Flobert, qui fournit l'accusé. L'engin présentait exactement la particularité de verrouillage qui fut la condition de reconnaissance de M^{me} Dujardin.

Le démenti des faits.

Et enfin, l'ultime raison de la justice ne tient pas devant le dernier examen. « Il n'y a pas de sentier dans le bois, assure le dossier. Le garde n'eût pas pu y entraîner le meurtrier. » Le gendarme Mandoux admet aujourd'hui que le cadavre reposait « au bord d'un sentier ». Le sentier, répondra-t-on, a pu être tracé par la foule de ceux qui sont venus examiner ou relever le cadavre. Une visite à Luzarches est convaincante. Les plus vieux habitants ont, de tout temps, connu ce sentier. Un bûcheron



M^{me} Dujardin, la femme de la victime, et son neveu. (K.)

nous déclare, avec un tardif bon sens : « Ce sentier se prolonge même après l'endroit où le corps de Dujardin a été retrouvé. Et cet endroit a été exactement repéré. La sente va jusqu'à la « Loge à Paul ». C'est là où, selon Pélissier, le garde Dujardin voulait l'entraîner, d'accord avec Colin qui l'y attendait.

Le duel farouche poursuivi entre gardes et paysans, avec une double et égale apreté, s'exprime ici, une fois de plus, par la même énigme tragique. « J'ai tué, a dit Pélissier, parce que j'ai dû me défendre. » La Justice a condamné l'homme. A-t-elle jugé le fait ?

MAURICE CORIEM.



Le commissaire divisionnaire Gabrielli et le commandant de gendarmerie Blanchard interrogeant le garde-chasse Mazille. (R.)

chasse », qui se ressemblent tous et gardent tous leur secret.

Dujardin et Pélissier vivaient, depuis dix ans, en bonne intelligence. On peut dire en bonne amitié. Jusqu'au jour où leurs doubles passions se croisèrent. C'est toujours la même histoire. C'est toujours la même banalité. M^e Jean-Charles Legrand me disait cette phrase textuelle qui définit avec tant d'exactitude familière ces drames de la terre : « Ce sont des crimes abominables qui ont des causes idiotes et sont commis par des braves gens. » Rien de plus vrai que cette cascade de paradoxes. Le garde Dujardin devient soudain l'ennemi de Pélissier. Motif : Le garde pose des pièges à martre. Pélissier aussi. Les pièges du garde ont disparu. Il prétend que

DES DAMES DE L'ARGENTINE



« Gliberte, je suis un ami de Maurice, ton homme. » (Composition de R. Giffey.)



L'automobile se faufile, rapide.

CHAPITRE VI

La ville maudite

Jacquot respire alors largement et commence son histoire.

— Des hommes déjà lancés avaient installé dans cette cité florissante des maisons splendides et la clientèle ne tardait pas à affluer, nombreuse. La province est riche et la chaleur accablante, n'est-ce pas ? Bref, le travail y était sûr. Malheureusement, c'est à peine si les beaux jours durèrent deux ans. C'est toujours comme ça dans le métier, quand ça gaze trop bien, on devrait se dire que ça ne va pas durer, mais ouitche ! si l'argent se gagne facilement, il se dépense encore mieux. Bref, un certain matin, coup de théâtre ! Le gouverneur de la province ayant compris le petit jeu des hommes prenait immédiatement des mesures de police extraordinaires. Dans un immense coup de filet, il faisait ramasser tous les barbeaux encore au lit et les refoulait aussitôt. Mais quelle expulsion ! On les avait parqués comme des bestiaux dans un wagon plombé et, sans vivres, sans eau, on les expédiait sur Buenos-Ayres. Leur prison roulante était remorquée par un train de charges qui s'arrêtait à toutes les stations et, malgré les coups répétés qu'ils frappaient aux parois, malgré leurs cris désespérés, la police qui les convoyait demeurait inexorable.

« Les malheureux furent ainsi bringués pendant trois longs jours et pendant trois nuits plus longues encore. Ce ne fut qu'à l'aube du quatrième matin qu'un ouvrier de la gare, entendant leurs appels et leurs supplications, prenait pitié d'eux et les délivrait. Ils étaient hors de la province de Tucuman, mais dans un état lamentable. Les policiers avaient disparu. Meurtres, ils regagnèrent Cordoba.

Jacquot la Rose s'est arrêté. Sa physiologie s'est assombrie et l'on dirait qu'il revoit et suit encore le triste cortège. Puis, dans un soupir plein de rancœur, il exhale :

— La leçon était sévère...

De nouveau il se tait et vide son verre par lampées successives et brèves.

Je demande timidement :

— Mais leurs femmes ?

— Elles étaient restées à Tucuman, cette blague ! répond l'homme, nerveux.

Puis il explique :

— Un moment les malheureux avaient espéré qu'elles y défendraient leurs intérêts ou tout au moins qu'elles essaieraient de sauver leur capital. Mais il fallut bientôt déchanter, car il devait arriver ce qu'il ne manque jamais de se produire en Argentine quand les mêmes ne sont plus dirigées. Demeurées seules et livrées à elles-mêmes, elles ne résistèrent pas longtemps aux tentations faciles, succombèrent bien vite, et ce fut la débâcle, un véritable désastre !

« La Margot, patronne du Chabanais et

régulière de Georges le Tatoué, la première, donna l'exemple de l'affranchissement, d'autant plus facile que son homme était désormais dans l'impossibilité de manifester ses exigences et de la redresser. De plus, elle encaissait maintenant toutes les recettes et bientôt accordait toute liberté à ses pensionnaires. Ce fut alors dans toute la maison le règne de la danse, des beuveries, des amants, des amourettes, des ménages de femmes. Les pupilles, encouragées par cette tenancière qui, chaque soir, leur réglait le produit de leurs amours, n'avaient jamais été à pareille fête. Aussi quelle joie dans le paradis ! Pensez donc, elles étaient libres et pleines de fric ! Elles pouvaient se payer toutes les fantaisies, le cinéma tous les jours, les promenades en voiture, en auto, se soûler à satiété, prendre de la coco, s'offrir un béguin. Et surtout elles n'avaient plus de comptes à rendre ! Quelle bonne petite vie, hein ?

Il a dit tout cela sans haine, avec une pointe d'amertume, un peu ironique peut-être, comme s'il se rendait compte qu'au fond ces filles n'avaient suivi que leur instinct et obéi à ce besoin inné de liberté que tout être humain porte en soi.

Il poursuivait d'une voix plus sourde : — Pendant ce temps les hommes démontés écrivaient lettres sur lettres à leurs femmes, leur demandant des subsides et surtout de quitter Tucuman, de venir les rejoindre. Quitter Tucuman ! Quelle dérision !... Cependant le mal se propageait. Les autres tilières, vite affranchies, suivaient bientôt l'exemple de la patronne du Chabanais. La Suzanne, tenancière du Chat Noir, une maison splendide, monsieur, que son homme Maurice le Havrais avait installé avec tout le confort, prenait pour amant le commissaire de police Rugero, du quartier des maisons closes. Et ce furent tous les soirs dans le lupanar des orgies sans précédent. La belle Normande aux yeux bleus n'hésitait pas à tirer vanité de sa liaison imposante, et tandis que son galant festoyait galement dans un salon privé, elle revêtait la tenue de l'officier de police et, képi galonné sur la tête, sabre à la main, faisait une entrée sensationnelle dans le patio, à cheval sur la jument du commissaire...

« Maurice, informé des excentricités de sa régulière et désireux de sauver de la contagion une de ses mœurs qu'il avait dû abandonner dans la maison lors de la rafle policière, essayait bien, par le truchement d'un ami, hôtelier à Tucuman, de rappeler ses deux femmes à la saine mentalité. Ce fut peine perdue. Se sentant l'une et l'autre maîtresses de la partie et pensant qu'elles n'avaient aucun avantage à se placer de nouveau sous la férule d'un homme qu'elles auraient engraisé, envoyèrent au diable l'intermédiaire...

« Toutes les autres femmes firent de même, pas une même n'est revenue de Tucuman, la « ville maudite », comme on l'appelle maintenant dans le milieu.

— Si bien que votre ami Maurice perdit du même coup et son commerce et ses deux femmes ?

— Il a tout laissé là-bas, et pourtant le malheureux a tenté l'impossible pour sauver son capital...

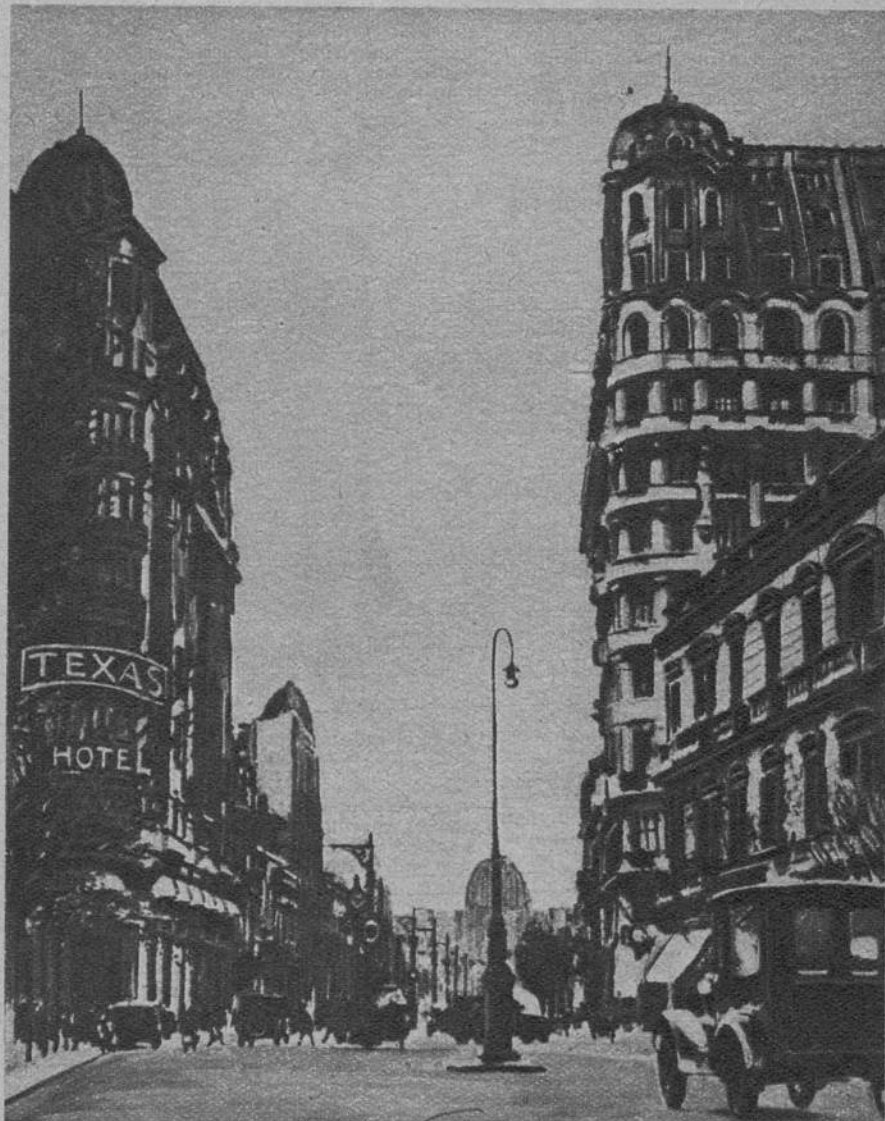
— Et alors ?

— C'est toute une histoire...

— Conte-la-moi.

— A quoi bon ?

Il a fait un geste plein de promesses, et cependant j'ai l'impression qu'il hésite à « se mettre à table », méfiant qu'il est par



Devant le Texas-Hôtel.



Toutes les filles se précipitèrent à la curée.
(Composition de R. Giffey.)

habitude et par métier. Il ne regarde sournoisement, se dérobe, ergote, et il me faut sortir le grand jeu pour qu'il se décide enfin.

— Eh bien, fait-il lentement et comme à contre-cœur, Maurice prit tout simplement la résolution de se rendre à Tucuman.

Et, s'animant brusquement, il explique :

— Pour apprécier comme il convient la témérité d'une pareille décision, il faut bien se rappeler qu'il faisait partie du fameux convoi d'expulsés, qu'il était donc connu, fiché, catalogué et qu'en l'occurrence, il risquait sa guenille. Cependant il préparait avec soin son équipée, commandait chez « Moussiou » à Buenos-Ayres une superbe barbe postiche, endossait une redingote noire, coiffait un haut de forme et, ainsi déguisé, prenait le train pour la ville maudite. Il y débarquait au petit matin et, se cachant toute la journée chez son ami l'hôtelier, ne se présentait au Chat Noir — sa maison, ne l'oublions pas — qu'à la nuit tombée. La portière, à la vue d'un client aussi imposant, prévenait aussitôt sa patronne et l'introduisait au salon ; la belle Suzanne, à l'annonce de ce personnage de qualité, s'empressait bientôt, toute rayonnante... Elle était belle encore. En se retrouvant subitement devant cette fille qu'il avait remontée de France, qu'il avait dégrossie, lancée, domptée, de cette femme qui depuis ses malheurs profitait de sa maison et ne répondait même plus aux lettres pressantes qu'il lui adressait, Maurice sentait monter en lui une colère froide qui le poussait à bondir sur cette gorge dégagée et lactée, à l'étreindre farouchement, à l'étrangler. Il parvint à se dominer cependant et, serrant les poings, se déchirant de ses ongles, il sourit...

« Elle avait appelé ses pensionnaires...

« Il avait choisi Gilberte, sa mère, et offert le champagne, mais aux questions posées ne répondait que par gestes, comme un étranger, tant il avait peur de se trahir. Enfin, en client sérieux, il réglait les lattes, prix de la consultation, et accompagnait sa moujine. Une fois seule dans la chambre, il démasquait en partie son jeu.

« — Gilberte, lui dit-il alors, je suis un ami de Maurice, ton homme...

« — Et alors ?

« — Il est malheureux !

« — J'm'en balance !

« — Il m'a chargé de venir te chercher, désormais tu seras sa régulière, ici tu ne feras rien de bon et dans un an tu finiras dans une tôle de paumées.

« Mais la mère ne l'entendait pas ainsi, elle se mit à rire aux éclats tout en s'écriant :

« — Ah ! là, là, j'ai connu celle-là ! Ici j'suis heureuse et j'm'en fais pas. Tout le fric que j'encaisse, c'est pour sa pomme ! Retourner avec Maurice ? T'as des visions, mon trésor ! Va donc lui proposer à lui qui revient du bagne de refaire un petit tour à Cayenne, et tu verras sa gueule ! Alors moi c'est tout comme ! On est libre maintenant, et tu voudrais qu'on se recolle dans les pattes d'un barbeau ? Très peu pour mézigue ! Et franchement, t'es pas dérangé pour me tenir de tels boniments ?

« Maurice, qui depuis son arrivée au lupanar rongait son frein et se dominait, éclata, cette fois sous l'insulte de cette

Ginette était la plus acharnée. (Composition de R. Giffey.)

salope, mais déjà la mère l'avait reconnu. Aussi, se dégageant brusquement de l'étreinte de l'homme, elle lui arrachait sa barbe noire et, se précipitant dans le salon, s'écriait :

« — Suzanne ! Suzanne ! Viens !... Viens vite ! l'homme à barbe... c'est Maurice !

« Accourue au bruit, la tenancière, comprenant tout de suite le danger, ouvrait précipitamment une fenêtre et, tirant de son sein un petit sifflet d'argent, cadeau du commissaire, lançait dans la nuit trois appels déchirants. Deux vigiliants se précipitèrent et cueillirent le pauvre Maurice au moment où il allait réussir à s'enfuir. Ils le bloquèrent dans un des salons, cependant que la tôlière téléphonait à son amant. Celui-ci arrivait bientôt. Ce fut alors une scène épouvantable, un hallali impressionnant.

Toutes les filles se précipitèrent à la curée. En cinq minutes, le malheureux fut mis en pièces. Les unes lui enlevaient ses chaussures, les autres lui arrachaient sa culotte, Gilberte, sa mère, lui enfonçait un plumet dans son haut de forme et le commissaire, plus raffiné, le petit ballet des water, plus bas, sur l'autre face... Et c'étaient des rires, des quolibets, des railleries, et aussi des ronds échevelés autour de l'infortuné qui grinçait des dents, livide et impuissant.

« La Suzanne, en grande garce qu'elle a toujours été, s'était juchée sur un divan et l'invectivait :

« — Ah ! monsieur aime les déguisements ! Eh bien, monsieur n'a pas à se plaindre, il est servi cette fois ! Regardez, le beau gosse ! Quel chic !... Quelle allure !... Allons, mesdames, à qui le déguin ? C'est une affaire !

« La fête dura toute la nuit, on le montrait comme une bête curieuse. De toutes, sa mère Ginette était la plus acharnée.

— Entrez, messieurs ! Entrez gueulait-elle sans cesse, Venez voir, venez voir !... Le dernier des barbeaux ! Il a des plumes sur la tête, du poil au menton et du chiendent au derrière ! Venez voir !... L'animal n'est pas méchant, il ne fait pas de mal aux femmes, mais leur prend leur argent...

« A quatre heures du matin, on le conduisait enfin, toujours dans son accoutrement, à la Comissierie et on le jetait en calabos. Son calvaire, hélas ! ne faisait que commencer. Durant trois mois, il fut le jouet du commissaire, et surtout des vigiliants nègres qui pénétraient quotidiennement et successivement dans sa cellule pour l'obliger à satisfaire une passion singulière... Il ne dut sa liberté qu'à l'influence d'un député qui, informé par son ami l'hôtelier, parvint à le faire libérer. L'enquête ayant révélé les extravagances du commissaire, celui-ci fut révoqué. Quelques jours après, la Suzanne, ayant cure d'un homme désormais sans autorité, lui signifiait, elle aussi, son congé, mais c'était pour le remplacer par le secrétaire du Tribunal. Et voilà la pitoyable aventure de Maurice le Havrais !

Jacquot la Rose s'est tu. Ses lèvres se sont pincées tandis qu'un tic nerveux, par moments, creuse un peu ses joues glabres. Je le sens ému sincèrement et je voudrais m'excuser, le remercier, mais dès les premières paroles il m'interrompt brutalement.

— Ah ! non, pas de musique, hein ! Vous êtes satisfait ? Tant mieux ! Maintenant, tournons la page et parlons d'autre chose ! Garçon, deux cocktails !

Cependant, c'est vainement que nous essayons de chiffonner quelques banalités. Mon compagnon ne me répond plus que par monosyllabes, et la conversation sans intérêt sombre toujours lamentablement.

De temps à autre, il prend son verre avec



Ce fut alors dans toute la maison le règne des dames, des beuveries. (Composition de R. Giffey.)

une espèce de geste mécanique, et ses yeux ne semblent plus rien voir que le passé.

Il voulait tourner la page, parler d'autre chose, et pourtant c'est lui qui le premier s'exclame :

— Au fond, vous savez, nous les hommes, on ne leur en veut pas aux mères ! Elles se sont affranchies, c'est naturel. Les événements qui nous ont ruinés ont fait leur bonheur, ou du moins ce qu'elles appellent leur bonheur. Tant mieux pour elles !... Le pire pour nous, voyez-vous, ce n'est pas qu'on nous ait bridé la Province, ce n'est pas non plus d'avoir perdu une ou deux moujines dans la bagarre, mais c'est le bruit qui s'est propagé en Argentine que la femme peut travailler seule à Tucuman. Seule, et sans homme, pensez donc, pour nous c'est un désastre ! Aussi toutes les mères qui prennent leur vol maintenant vont d'un seul coup d'aller se blottir dans les paradis de cette ville maudite où désormais elles sont en sécurité et toujours les bienvenues. Pour les tôleuses, c'est de « la primeur » qui attriste, de la nouveauté qui tombe du ciel. Et pourtant, il n'en est pas une qui ait réussi à sortir de l'ornière, toutes s'y embourbent au contraire un peu plus...

Naturellement, il conclut :

— Et c'est fatal, en Argentine, quand une (Suite page 10.) CLAUDE VINCELLE.





Marie Waller, qui fut assassinée.
(Willinger.)

II

La femme coupée en morceaux

Mizzi m'avait donné rendez-vous à 10 heures.

A 10 heures tapant, au moment où j'ouvrais la porte du Schellinghof, j'entendis des pas rapides qui se pressaient derrière moi, et une main légère se posait sur mon épaule.

Les Viennoises prétendent qu'elles ont tous les défauts des Parisiennes; c'est peut-être vrai; sauf l'inexactitude: c'était Mizzi.

Un petit bibi lilas de travers sur l'oreille droite, serrée dans une robe mauve qui la faisait encore plus blonde, un soupçon de fard autour de ses yeux violets, elle me parut infiniment plus séduisante que l'autre soir.

— Mon oncle, fit-elle en me retenant sur le seuil, viendra me prendre ici, à minuit et demi. Il vaut mieux que l'on ne nous voie pas tout le temps ensemble dans cet établissement. Voulez-vous que nous allions ailleurs auparavant?

— Où vous voudrez, Fräulein Mizzi.

— Ça vous amuse les cafés de Veuves? J'en connais d'autres.

— Allons-y.

Cinq minutes plus tard, nous roulions, en taxi, le long de la longue rue de Schönbrunn.

Dans la voiture, nous avions échangé les renseignements indispensables. J'avais décliné mes qualités de Français et de journaliste, et la première avait enchanté ma compagne. Ah! qu'il est agréable d'être Français quand on voyage à l'étranger. J'apprenais, au retour, que Mizzi avait vingt ans et qu'elle était secrétaire chez un chirurgien-dentiste. C'est chez le dentiste que j'avais téléphoné.

Le taxi s'arrêta si brusquement que Mizzi, que je retenais un peu penchée vers moi, me tomba littéralement dans les bras. Un instant, j'ai son frais visage contre le mien. Il est frais, doux et sent l'œillet blanc. Descendons...

Les « Veuves » de la Schönbrunnstrasse sont moins élégantes que celles du Schel-

linghof. Pas de dames, ici; et très peu de professionnelles; mais des dactylos, des ouvrières. Ces dernières, je les vois écrivant laborieusement leurs cartes postales, le nez sur le papier, la langue pointant entre les dents blanches.

— Pour que ça soit amusant, m'a dit Mizzi, qui paraît avoir de l'imagination, il ne faut pas que nous nous asseyons à la même table; autrement, on ne nous écrira pas. Nous voilà installés à deux guéridons jumeaux. Mizzi est à « Munich »; moi à « Wagram ».

Les cartes pleuvent; je confesse que « Munich » a, tout de suite, plus de succès que « Wagram ».

En outre, privé d'interprète, mes épîtres ne sont pas du meilleur allemand. Témoin cette carte que je reçois d'une petite rousse, aux mains rouges, mais qui a un œil incendiaire:

— Que désirez-vous exactement pour être heureux, ici? Je ne vous comprends pas très bien. Küsse (Baisers).

Moi, en revanche, je la comprends fort bien, cette petite.

Mizzi me fait passer les cartes qui lui parviennent. On lui propose le cinéma

L'hôtel de ville de Vienne un soir de fête. (R.)



(Willinger.)

(trois fois) et une promenade en voiture dans le bois de Vienne.

Ca, c'est une idée que je vais prendre à mon compte.

J'écris à Mizzi: — Pourquoi n'irions-nous pas au Bois tous les deux?

Réponse de Mizzi: — Peut-être; mais pas tout de suite. Vous ne voulez pas voir un autre café?

Le café des veuves que fréquentait Marie Waller.
(Willinger.)



V

par

Départ sous les sourires unanimes de l'assistance.

L'autre café dont Mizzi donne l'adresse est situé sur les boulevards extérieurs qu'on appelle à Vienne Gürtel (ceinture). L'établissement de la Schönbrunnstrasse était populaire; c'était le dernier esplanade populacière.

Wie wollen
werden?
Eigentlich
Sprache nicht
Grüsse
London

NUITS VIENNOISES

par Louis-Charles Royer



Anna Mager, la sœur de la victime, qui se suicida le jour de l'arrestation de son amant, Franz Gruber. (Willinger.)



Franz Gruber, qui tua Marie Walter et la découpa en morceaux. (Willinger.)

Départ sous les sourires unanimes de l'assistance.

L'autre café dont Mizzi donne l'adresse est situé sur les boulevards extérieurs qu'on appelle à Vienne Gürtel (ceinture) ; l'établissement de la Schönbrunnstrasse était populaire ; ce dernier est populacier.

Plus de dactylos ; quelques ouvrières, sans chapeau ; beaucoup de professionnelles de troisième ordre.

Le sexe fort a très mauvais genre. Ces gars-là ne doivent pas travailler souvent ; même quand le chômage ne sévit pas. Ils cherchent ici la proie à lancer sur le trottoir.

Les cartes que je reçois ont le mérite d'être claires. On me propose, du premier coup, des voluptés inédites.

Quant à Mizzi, ses correspondants sont plus prudents ; ils insistent sur sa beauté, certains se disent champions de boxe.

La carte de « la petite rousse » aux mains rouges, mais qui a un œil incendiaire.

Le cognac qu'on nous a servi, un tord-boyaux qui sent l'alcool à brûler, commence à monter à la tête de Mizzi. Elle s'amuse beaucoup des déclarations des mâles, qui deviennent de plus en plus brutales. Il est temps de filer.

Six kilomètres de taxi. Mizzi a préféré le parc de Schönbrunn au bois de Vienne. L'alcool et, au moins autant, son succès auprès des souteneurs ont beaucoup excité la secrétaire du dentiste. Aucune difficulté pour l'installer sur mes genoux.

Je propose un arrêt dans un hôtel pour causer plus confortablement.

— Au Château, répond la malicieuse enfant, nous trouverons 1 441 chambres.

C'est trop. Et puis ces souvenirs historiques : Marie-Thérèse, Napoléon, etc., ne m'inspirent que du respect. Nous roulons doucement.

*Wenn Sie hier glücklich
verstehen wir Ihre
richtig
Londou*



J'ai ce diminutif, là-bas : La Gloriette !

Mais ce n'est pas de gloire que mon cœur, à moi, se soucie pour le moment.

Les lèvres de Mizzi sont soudées aux miennes. Mes mains, sous la soie du fourreau mauve, ont capté deux jeunes seins, ronds et durs, qui palpitent sous mes doigts, comme des pigeons captifs...

Et lorsque, abandonnant le sable de l'allée, le taxi roule de nouveau sur le pavé de Vienne, Mizzi et moi nous tutoyons.

Chiffonnée, décoiffée, le teint allumé, l'œil alangui, Mizzi ne veut pas arriver au Schellinghof, devant son oncle, en semblable état. Elle cogne dans la vitre et donne une nouvelle adresse au chauffeur.

— Je me referai une beauté au café Arlon, dit-elle. Tu connais ? C'est un café de Veuves aussi ; mais au lieu de s'écrire des cartes, on se téléphone.

Va pour le café Arlon. Ça se passe également dans un sous-sol. Décor boîte de nuit de première classe. Six musiciens à l'orchestre et une chanteuse blonde, sculpturale, qui lève le coude volontiers ; lorsqu'elle a son plein de champagne, sa voix prend du pathétique.

Mais, ici, plus de noms de villes sur les tables ; les pancartes portent simplement des numéros. Mizzi et moi nous installons à la table 19.

Les premières choses que j'aperçois en entrant, ce sont table 22, — 22 les deux cocottes et elle est seule ! — les bandeaux bruns et les yeux bleus de Wetti. Le regard bleu cille et les coins de la bouche de l'étudiante se relèvent pour sourire.

Le premier soin de Mizzi a été de courir au lavabo. Aussitôt, le téléphone qui est sur ma table sonne.

— Mes compliments, fait la voix de Wetti. Eh bien, on voit que vous ne venez pas de la messe ! Fais-moi danser, pendant qu'elle n'est pas là ; j'ai une histoire à te raconter.

La danse se prolonge ; mais je ne m'en doute pas, car voici l'histoire de Wetti.

Il y a quelques jours, exactement le 10 avril, des pêcheurs découvraient dans le canal qui traverse Vienne une vingtaine de morceaux de chair humaine. La pêche macabre est aussitôt portée au commissariat du dixième district. La tête manquait ; ainsi que les parties du corps qui décèlent

dans une large allée bordée d'arbres splendides. La nuit de printemps complice soufflé par la portière ouverte

son parfum à la tête folle de Mizzi. Au loin, sur la hauteur, se détachant en noir sur le clair de lune, je vois la Gloriette. Des vers de l'Aiglon me viennent à la mémoire :
Où, pendant que mon cœur de gloire s'in-
[quiète,

le sexe ; mais les savants ont des lumières particulières : le médecin-légiste déclare que la victime est une femme d'une quarantaine d'années. La police enquête sur les disparitions qui lui ont été signalées. Plusieurs pistes sont suivies qui ont pour résultat de préciser trois adultères et la fugue d'une mineure ; mais les « victimes » sont, physiquement, en excellent état.

Une seule piste tient : celle d'une cliente habituelle des cafés de Veuves, qu'on ne connaît que par son prénom : Marie, et qui n'a pas été vue, depuis le 10 avril, dans le milieu où elle évoluait.

Trois nuits durant, les cafés en question sont pleins de nouveaux clients qui, par cartes-postales et par téléphone, demandent habilement des nouvelles de Marie.

Et, il y a deux jours, à l'aube, une femme saoule lâche un nom : Walter.

La police a le bout du fil. A midi, elle est au domicile de Marie Walter. On frappe, personne. On enfonce la porte, fermée à clef.

La chambre est en ordre. Le lit fait. Sur la table de nuit, en évidence, un billet ainsi conçu :

Je vais passer un mois chez une amie. Ne vous inquiétez pas. Signé : Marie.

Billet suspect : les relations de Marie Walter ne reconnaissent pas l'écriture de l'habituelle des cafés de Veuves.

Et puis, une amie... Quelle amie ? C'est vague ; mais Marie Walter a une sœur, Anna Magel, qui habite avec un amant, Franz Gruber. Perquisition. On découvre, chez Gruber, des outils, dont un couteau de boucher, encore sanglants.

On interroge, pendant quarante-huit heures, Anna Magel et Franz Gruber. Ils protestent de leur innocence, prétendant avoir tué leur chien pour le manger.

Effectivement, le chien a disparu, lui aussi. On relâche le couple, mais on le surveille.

— Et ce matin, conclut Wetti, Anna s'est suicidée et, ce soir, Franz a avoué...

Autour de nous, on boit, on chante, on rit ; mais brusquement, pour moi, la salle s'est assombrie. Je regarde ces hommes qui convoitent les « veuves » à consoler. L'un d'entre eux, grand, épais, avec une nuque de taureau, jette sur chaque arrivant un regard où il y a la fois de la méfiance et du défi.

Deux fois, déjà, il a décroché son téléphone, appelé une femme qui, après l'avoir dévisagé, a dû répondre : non, car ni lui ni elle n'ont bougé.

Mizzi rentrerait. Qu'elle était mignonne et souple ; encore rajeunie, me semblait-il, par l'étreinte.

Elle me vit et son visage se durcit. L'homme au cou de taureau la regarda un instant ; puis empoigna son téléphone. A la table 19, je voyais Mizzi hésiter, le récepteur à l'oreille... Elle eut un dernier coup d'œil vers moi, vers Wetti ; puis sa bouche s'ouvrit : ja.

L'homme se leva, alla vers Mizzi d'un pas pesant et décidé.

Une minute après, ils valseaient à côté de nous.

L'orchestre se tut, enfin. J'abandonnai Wetti et Mizzi son danseur. Nous arrivâmes en même temps à notre table. Mizzi ne s'assit même pas.

— Inutile, fit-elle d'une voix sèche ; je vais rejoindre mon oncle.

Et comme je me levai pour l'accompagner :

— Non, non ; je ne veux pas. D'ailleurs, je te laisse en bonne compagnie. Je l'ai bien reconnue, la dame qui parle français, va ! Tu ne risques pas de l'ennuyer. Adieu ! Elle partit. L'homme se leva, laissa un billet pour payer sa consommation sans attendre le garçon et sortit.

Un instant, j'eus l'intention de suivre Mizzi, malgré elle, pour la protéger. Cette ténébreuse histoire m'avait péniblement impressionné.

Mais quoi ? On m'avait renvoyé. Il ne faut jamais courir après un tramway ni après une femme, dit un proverbe viennois ; il en vient toujours un (ou une) autre derrière.

Précisément, Wetti venait s'asseoir à côté de moi... Dans le parc de Schönbrunn, j'avais goûté de la blonde ; cette brune aux yeux de pervenche, dont la chair secrète m'était encore inconnue, m'attirait.

Je restai.

Le lendemain matin, un remords me prit. Malgré Wetti, qui me retenait de ses bras nus, je téléphonai chez le dentiste. C'est une voix d'homme qui me répondit :

Fräulein Mizzi n'était pas encore arrivée ; contrairement à son habitude, elle était très en retard...

— Tu vois, dit Wetti, triomphante ; tu me réveillais pour téléphoner et, elle, elle ne s'est même pas levée pour aller à son bureau !

Deux jours après, je la demandais à nouveau.

— Qui êtes-vous ? me dit-on. Nous voulons savoir. Mizzi n'a plus reparu ici ni à son domicile. Allo ! Allo ! répondez donc ? J'ai raccroché. Et je n'ai jamais osé retéléphoner.

(A suivre.)

LOUIS-CHARLES ROYER.

Ces dames de l'Argentine

(Suite de la page 7.)

femme n'est plus dirigée, elle est fichue !

— Même les tenancières ?

La Rose laisse entendre un petit sifflement admiratif.

— Oh ! pardon, ces dames de Tucuman sont des maquerelles, et presque toutes ont planqué des milliers de pesos par centaines. Elles sont là-bas dans leur fief, mais elles y sont bloquées et elles y crèveront !

— Pourquoi ça ?

— Pourquoi ? fait-il soudain terrible. Parce que si elles se hasardaient un jour à quitter leur province, elles n'y rentreraient jamais plus ! Elles sont toutes condamnées à mort par le milieu !

Visite à Tucuman

Arrivée.

Tucuman !

Il est dix heures du matin quand le train me jette sur le quai d'arrivée.

Je me hâte vers la sortie.

— Chauffeur, au Texas-Hôtel !

Jacquot la Rose me l'a spécialement recommandé, le patron est un ancien collègue. C'est une référence. Le malheureux n'avait pas la vocation, paraît-il, c'est pourquoi il s'est lancé dans l'industrie hôtelière.

Une chaleur torride à vous cuire un œuf à la coque en moins de cinq minutes. Partout à l'entour, des costumes coloniaux, des toilettes claires, des bras nus, des ombrelles. L'automobile se faufile, rapide.

A Tucuman, comme dans toutes les grandes villes argentines d'ailleurs, vous cherchiez en vain en débarquant le taxi populaire avec son démocratique compteur, il n'y en a pas ; en revanche, vous y trouvez la voiture de maître et la course à forfait à des prix très raisonnables pour le pays.

Aussi c'est une Packard de grand style qui m'emporte.

Sous le soleil de feu, les immeubles étincellent, stores baissés, volets tirés. Malgré l'heure matinale, déjà les gens semblent exténués et les bruits de la rue eux-mêmes s'imprègnent de nonchalance.

Au sixième étage du Texas-Hôtel.

La chambre est confortable.

Bain froid, eau de Cologne, gymnastique suédoise.

Me voici frais et dispos, fin prêt pour rendre visite à ces dames.

Je descends au salon de l'hôtel et demande le directeur.

Je m'attendais à voir apparaître une tête de beau mâle, une carrure de colosse, une poigne rude. Pas du tout. J'ai bientôt devant moi le spécimen le plus délicat du commerce qui pendant vingt ans s'est appliqué à satisfaire sa clientèle : un homme souriant, presque distingué.

Ce type-là, en effet, n'avait rien pour réussir dans le métier !

Je me recommande de son ami Jacquot la Rose.

Au nom de mon protecteur, il a tressailli légèrement, puis tout de suite s'est retourné pour s'assurer que personne n'a pu surprendre ma confidence. Mais seule une vieille dame qui lit avec intérêt la *Prensa* disparaît dans une bergère et n'a pas bronché. Il se rapproche alors, passe familièrement son bras sous le mien et m'entraîne dans un petit boudoir attenant.

Mon ancien trafiquant dissimule assez mal son étonnement.

— Vous connaissez Jacquot la Rose ?

— J'ai dîné avec lui avant-hier soir encore.

— Pas possible ! Il est toujours à Buenos-Ayres ?

— Toujours !

— Content ?

— Très ! Sa régulière est en casita et ses deux mômes à la Boca.

Pour lui faire plaisir, j'ajoute :

— Il a vu Maurice dernièrement. Lui aussi va bien et paraît satisfait. Il est à Mendoza chez le Grand Baptiste.

Le visage de l'hôtelier, un moment, s'est éclairé. Cependant il s'exclame :

— Ce pauvre Maurice ! En voilà un qui n'a pas eu de veine, et pourtant quel brave cœur !

— Il vous doit sa liberté.

L'homme esquissa un geste de protestation.

— Ne parlons pas de ça, je vous en prie. Et il avoue :

— Evidemment, ça n'a pas été sans mal... Mais il est bien vengé. S'il revoyait maintenant son ancienne femme, la Suzanne, il ne la reconnaîtrait plus. Un vrai boudin, monsieur !

Je souris :

— J'aurai, j'espère, le plaisir de faire sa connaissance aujourd'hui même.

— Quoi ?... vous êtes venu...

— En inspection générale, ou si vous préférez, en prospection, en amateur, en artiste.

Mon barbeau détroqué éclata de rire.

— En artiste ? fait-il, goguenard. Eh bien, vous allez être servi !

C'est sur ce mot que je prends congé de l'aventurier commerçant.

(A suivre.)

C. V.

UN FORÇAT ÉDITEUR



Nous avons eu souvent l'occasion ici de vanter les mérites et les talents des reporters américains. L'un d'eux nous adresse aujourd'hui un cliché qui confirme en tous points le bien que l'on peut penser de ces hardis compères. Il a réussi à photographier dans sa retraite un homme que recherchent les autorités de Géorgie... pour lui faire réintégrer sa cellule. Ce cliché vraiment exclusif et unique ne porte naturellement d'autre indication d'origine que « somewhere », traduction littérale : *quelque part*.

Voici six ans, la cour d'assises de Géorgie condamnait Robert Elliott Burns, que l'on voit ici assis à côté de son frère, le révérend Vincent Burns, à six ans de prison. L'affaire n'était pas très grave : un vol de six dollars. Mais les juges étaient sans doute dans un « jour pitoyable ».

Robert Elliott Burns, après deux ans derrière les barreaux de sa cellule, s'échappa. Dans un style que nous appellerons acrobatique, puisqu'il lui fallut scier des barreaux de fer, confectionner une corde avec ses draps, bref, renouveler le principe de toutes les évasions célèbres.

Ce garçon, qui n'avait jamais cédé qu'à un coup de folie, gagna Chicago, où il s'établit lui-même éditeur de magazines. C'était un remarquable organisateur : rapidement son affaire fut prospère et brillante.

Si brillante, que les autorités se demandèrent un jour quelle personnalité pouvait bien se cacher sous les traits de ce phénomène venu d'on ne sait où, et dont le nom

était visiblement un pseudonyme. Après quelques semaines de vérification discrète, on renvoya Robert Elliott Burns à sa cellule peinte au ripolin. On le fit, d'ailleurs, de façon si discrète, que la maison d'édition continua à fonctionner et que, de derrière ses barreaux, le prisonnier la dirigeait toujours, recevait les comptes et les pièces à signer, et prenait des décisions qu'exécutait son personnel. Cela marcha encore ainsi un an. Puis Robert Elliott Burns en eut assez de cette vie... casanière. Il s'évada à nouveau : il a le génie de l'évasion comme Casanova.

Et le voici, avec son frère, souriant, dans une retraite que le photographe a percée à jour, mais que les policiers, eux, n'ont pu jusqu'à présent découvrir. Y ont-ils mis toute la bonne volonté désirable ? Ceci est une autre histoire.

Bien entendu, cet éditeur qui joue « la fille de l'air » avec tant de virtuosité va écrire un livre sur ses aventures. Il sera intitulé : *Comment j'ai fui la chaîne du bague géorgien*.

Ajoutons — l'Amérique est décidément un curieux pays — que depuis que Robert Elliott Burns a été révélé au public sous son véritable aspect, les affaires de sa maison ont fait un bond formidable. En Amérique, celui qui rosse le guet à toutes les sympathies ; mais pour celui qui arrive à glisser entre les doigts de l'administration pénitentiaire yankee — et ceci par deux fois — ce n'est plus de l'admiration, c'est du délire. L'évadé, du coup, est millionnaire.

LE RELIEUR
“Police-Magazine”
GARDEZ AVEC SOIN
VOS NUMÉROS EN UTILISANT
NOTRE RELIEUR

Établi pour contenir 52 numéros et dans lequel les journaux sont fixés sans être ni collés, ni perforés. Les fascicules ainsi reliés s'ouvrent **COMPLÈTEMENT A PLAT**.

**ILS EUVENT ÊTRE ENLEVÉS
ET REMIS A VOLONTÉ.**

PRIX :

En vente à nos bureaux. 9 fr.
Envoi franco : France ... 11 fr.
— Étranger. 14 fr.

Adresser commandes et mandats à l'Administration de **POLICE-MAGAZINE**, 30, Rue Saint-Lazare, PARIS (IX^e). — **AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT.**

ÊTES-VOUS NÉ
sous une
Mauvaise Étoile

Une étude sur votre avenir vous est
OFFERTE GRATUITEMENT

Le professeur **OX** offre de vous venir en aide et de vous révéler les **plus intimes secrets de votre vie**. Le prof. **OX**, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune et les amours.



Un simple conseil du prof. **OX** vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes ; la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur **OX** lui-même. Écrivez-lui vos noms, prénoms, date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 francs pour les frais de rédaction. Professeur **OX**, Service 713-A., 1, avenue Pilaudo, ASNIERES (Seine).

L'épilogue d'un roman d'amour

LE MEURTRE DE LA JOLIE CAISSIÈRE



M. Ubaldi, la victime. (R.)

« L'amour est enfant de Bohême... Quin'a jamais... jamais, connu de loi... »

Là-haut, à Montmartre, au pied du Sacré-Cœur, un rassemblement s'est formé : dans la magie d'un crépuscule de mai, sous le ciel bleu délicatement teinté de rose, minidettes échappées de l'atelier, rapins en quête d'une toile, ménagères au lourd filet débordant de victuailles, petits télégraphistes en « flirt » avec des modèles abandonnant la pose, écoutent, le cœur ému, la rengaine sentimentale, la musique facile.

« Et si je t'aime... prends garde à toi... » Tous prêtent une oreille attentive, mais la voix railleuse de Gavroche — l'éternel gavroche qui se trouve toujours dans la foule parisienne — s'élève, perçante.

— Regardez la jolie fille... si ça la trouble le refrain.

Le charme est rompu, les badauds n'écoulent plus les mots vengeurs montant dans la nuit proche, ils contemplent la jolie fille... bien charmante, en effet, avec ses vingt ans qui en paraissent seize, ses cheveux blonds, au-dessus de deux yeux vifs, rieurs avec, à cet instant, une lueur mélancolique en percevant la menace que fait à Carmen son amoureux, par la bouche de l'humble chanteur des carrefours.

— Il ne faut pas être triste, mademoiselle, l'amour ne fait pas toujours pleurer, a murmuré quelqu'un près de la jeune fille.

L'homme qui a parlé est petit, court, d'allure insignifiante, mais sa voix est douce, son regard brille tandis qu'il offre à sa blonde voisine d'aller prendre l'apéritif dans un café proche.

Et c'est ainsi que par un doux crépuscule de printemps — de ce printemps qui verse encore, à notre dure époque du franc-papier et de la crise, de l'émoi au cœur des êtres jeunes — Jeanne Audouard et Umberto Ubaldi firent connaissance... pour leur commun malheur.

Jeanne Audouard était caissière dans un bar de nuit voisin de l'Etoile, jolie, aimable, gracieuse, grande et souple, l'allure un peu « mannequin », elle était fort courtisée par la clientèle nocturne de l'établissement.

Umberto Ubaldi, Italien de trente ans aux yeux sombres des hommes de son pays, fut aussitôt jaloux, affreusement jaloux de ces fêtards qui entourent et serraient de trop près, à son gré, sa fiancée, car elle avait accepté de devenir sa femme : pourquoi la ravissante caissière épousa-t-elle ce chasseur de restaurant aussi pauvre qu'elle et dont elle ne paraissait guère éprise ?

Enigme ! cruelle énigme ! dirait M. Paul Bourget.

Les nouveaux époux s'installèrent à Montmartre, rue Véron, pas loin de l'endroit où ils s'étaient connus, et pour quelque temps, ils renouvelèrent les scènes éternelles que Steinlein a si bien peintes et qu'illustrèrent tous les amoureux : les longues promenades le soir et les serments passionnés, les haltes devant les voitures de cerises, de fraises, de violettes et de roses, les chevauchées à la fête de Neuilly ou sur les boulevards extérieurs, les dimanches à la campagne sous la tonnelle enguirlandée de vigne vierge.

Mais comme elle fut courte cette lune de miel ! L'homme sans doute était trop jaloux, de cette jalousie frénétique que pratiquent peut-être plus que les autres les enfants de la péninsule ; la femme peut-être était trop coquette, de cette coquetterie de la Parisienne qui n'ignore rien de l'aimable mensonge féminin : paupières qui se baissent pour mieux faire valoir la frange soyeuse des cils, sourire aux dents éclatantes, paroles au sens ambigu, fard discret et adroit...

Et des scènes éclatèrent de plus en plus longues, de plus en plus furieuses... Le soir, rentrait avant sa femme, qu'il attendait au logis le cœur battant, les mains tremblantes, la sueur aux tempes, se disant :

— Où est-elle ? que fait-elle ?

Jeanne arrivait en riant, contant qu'elle était en retard parce qu'elle était allée au « Dôme » ou à la « Coupole » prendre un dernier cocktail avec des amis.

Pourtant, une nuit, Ubaldi rentra à une heure et demie, après la fermeture de son restaurant, attendit vainement le retour de sa femme. Les heures, les unes après les autres, tombaient dans le silence de la nuit froide de janvier...

— Où est-elle ? où est-elle ? gémissait le mari.

Comme en un kaleidoscope, des hommes défilaient devant ses yeux... des noms heurtaient son cerveau ravagé par la jalousie, l'anxiété et la colère... puis un nom, un seul : Robert.

Qui est ce Robert ? un habitué du bar où travaille Jeanne Ubaldi et qui est particu-



Le meurtrier en costume de cheval.

lièrement épris d'elle, une autre caissière du bar a même conté à Umberto qu'elle a rencontré sa femme et « M. Robert » tendrement enlacés... peut-être à cette heure est-elle auprès de lui, et le mari, seul dans l'appartement lugubre, rugit de jalousie impuissante.

Au petit matin, il partit à la recherche de la fugitive, qu'il retrouva chez son frère : cris, querelle, hurlements.



Umberto Ubaldi, le meurtrier.

— J'en ai assez de ta jalousie sans cause, jette Jeanne exaspérée.

— Sans cause ? répliqua Ubaldi, tu n'es jamais chez nous parce que tu as un amant.

— Moi, tu es fou !

— Ce Robert est ton amant, oui, j'en suis sûr.

— Non, ce n'est pas vrai !

— On t'a vu...

— Mensonges, mensonges !

Mensonges ? peut-être, mais les mensonges proférés par une bouche aimée n'ont-ils pas l'apparence de la vérité, et l'homme jaloux, éperdument épris, croit sa femme. Une fois de plus, ils se réconcilient.

La journée se passe tranquillement, — les deux époux, pour fêter leur entente, ne vont pas travailler — ils déjeunent au restaurant, se promènent l'après-midi, vont dîner chez le frère de Jeanne, laquelle propose :

— Avant de rentrer chez nous, allons prendre une liqueur au bar !

Le couple se dirige vers l'Etoile, où Jeanne Ubaldi est caissière ; juchés sur les hauts tabourets, ils dégustent des liqueurs, la femme sourit tendrement à son mari qui la contemple avec avidité... ils devisent gaie-ment... ils paraissent heureux... vont-ils recommencer une seconde lune de miel ?

— Si tu veux, dit-il, nous ferons un grand voyage ; nous visiterons mon pays, que tu n'as jamais vu... ah, l'Italie, si tu savais ! là-bas nous pourrions être si heureux... si amoureux !

— Peut-être, soupire-t-elle.

Tout à coup, l'homme a pâli sur le seuil de la porte, un nouvel arrivant qu'il connaît bien a surgi... M. Robert, qui a jeté à Jeanne un coup d'œil, auquel elle a répondu par un sourire.

Mais que signifie ce sourire ? est-ce le sourire commercial de la caissière au client ou celui de la maîtresse à l'amant ? On ne sait.

Umberto, tout à coup, crie au barman qui machinalement obéit :

— Baisse-toi.

A son comptoir, l'autre s'est baissé, geste qui lui sauve la vie, car l'Italien, d'un mouvement rapide, sort son revolver et vise sa femme à la tête.

Elle s'écroule comme une masse tandis qu'il se fait justice en se tirant une balle dans la tempe...

La pauvre Jeanne mourut dans la nuit... le mari meurtrier, lui, s'était infligé une peine perpétuelle plus sévère que celles qu'infligent les hommes : la balle lui a traversé le crâne et lui a coupé le nerf optique... jamais plus il ne verra la lumière du jour.

M. Dutheillet de Lamothe contera aux jurés de la Seine, fin juin, le calvaire de l'homme trop épris et dont la passion est une torture pour lui-même... le jeune et brillant défenseur trouvera les accents capables d'émouvoir le jury sur le sort du malheureux, mais le jury donnera-t-il son absolue complète à l'aveugle qui a appelé la mort et dont la mort n'a pas voulu, pour le laisser à sa vie de remords et d'amour persistant pour la jolie Jeanne disparue qu'il connut, un beau soir de printemps, là-haut, à Montmartre... En écoutant Carmen...

S. R.

Révélation du Secret de l'Influence Personnelle

Méthode simple que tout le monde peut employer pour développer les puissances de magnétisme personnel, mémoire, concentration et force de volonté, et pour corriger les habitudes indésirables, au moyen de la science merveilleuse de la suggestion. Livre de 80 pages qui décrit en détail cette méthode unique et étude psycho-analytique du caractère, envoyés GRATUITS à quiconque écrira immédiatement.

« La merveilleuse puissance de l'influence Personnelle, du Magnétisme, de la Fascination, du Contrôle de l'Esprit, qu'on l'appelle comme on voudra, peut être sûrement acquise par le premier venu, quels que soient son peu d'attrait naturel et le peu de succès qu'il ait eu », dit M. Elmer E. Knowles, auteur du nouveau livre intitulé : *La Clef du Développement des Forces Intérieures*. Ce livre dévoile des faits aussi nombreux qu'étonnants concernant les pratiques des Yogis hindous et expose un système unique en son genre pour le développement du Magnétisme Personnel, des Puissances Hypnotiques et Télépathiques, de la Mémoire, de la Concentration, de la Force de Volonté et pour la correction d'habitudes indésirables, au moyen de la merveilleuse science de la Suggestion.



M. Martin Goldhardt.

M. Martin Goldhardt écrit : « Le succès que j'ai obtenu par l'étude du Système Knowles me porte à croire que cette méthode contribue plus que toute autre à l'avancement de l'individu ». Ce livre répandu gratuitement sur une vaste échelle est riche en reproductions photographiques démontrant comment ces forces invisibles sont utilisées dans le monde entier, et comment des milliers de gens ont développé certaines puissances, de la possession desquelles ils étaient loin de se douter. La distribution gratuite de 10 000 exemplaires a été confiée à une grande institution de Bruxelles, et un exemplaire sera envoyé franco à quiconque en fera la demande.

Outre la distribution gratuite du livre, il sera également envoyé, à toute personne qui écrira immédiatement, une étude de son caractère. Cette étude, préparée par le Prof. Knowles, comptera de 400 à 500 mots. Si donc vous désirez un exemplaire du livre du Prof. Knowles et une étude de votre caractère, copiez simplement de votre propre écriture les lignes suivantes :

« Je veux le pouvoir de l'esprit, la force et la puissance dans mon regard. Veuillez lire mon caractère. Et envoyez-moi votre livre. »

Ecrivez très lisiblement votre nom et votre adresse complète (en indiquant Monsieur, Madame ou Mademoiselle) et adressez la lettre à PSYCHOLOGY FOUNDATION S. A., Distribution gratuite (Dept., 3247-C), n° 18, rue de Londres, Bruxelles, Belgique. Si vous voulez, vous pouvez joindre à votre lettre 3 francs français, en timbres de votre pays, pour payer les frais d'affranchissement, etc. Assurez-vous que votre lettre est suffisamment affranchie. L'affranchissement pour la Belgique est de 1 fr. 50.

UN NEZ CORRECT

est parfaitement réalisable par le



Naz Anormaux et disgraciés

Non correct

Conforme nez CLARKS

Appareil spécial breveté dans le monde entier. Scientifiquement établi sur les données d'Experts éminents, il assure en peu de temps une transformation, une rectification rapide de la conformation d'un nez disgracié. C'est la nuit en dormant que la modification s'opère. Notice explicative sur demande sans aucune forme. SANOS, Spécialiste, 16 bis, r. Vivienne, PARIS

Nous avons reçu de M. Daniel Le Hire, avocat à Morlaix, une lettre relative à l'affaire Seznec, nous la publierons dans le prochain numéro.

La mort tragique de Léna Bernstein

Parfois la destinée réserve aux plus audacieux des fins tragiques ; la mort les fauche ici ou là ; soudain, la nouvelle arrive et éclate, telle une bombe, provoquant la stupeur...

Le 9 juin au soir, on apprenait que le corps de la célèbre aviatrice Léna Bernstein avait été trouvé près de Biskra !

A la suite de quel drame l'aviatrice était-elle morte ? Aussitôt l'idée du crime vint à l'esprit... La malheureuse n'avait-elle pas été assassinée ? Et par qui ? Comment expliquer ce mystère ?

Cependant, l'enquête concluait bientôt au suicide ; le crime était impossible, paraît-il...

Un crime ? Tout d'abord, la présence du gardénal et d'un revolver qu'on savait être à elle permirent de penser qu'elle avait eu l'idée d'attenter à ses jours. De plus, jamais un indigène n'aurait eu assez de présence d'esprit pour imaginer une telle mise en scène ; enfin, un meurtrier n'aurait pas laissé sa victime à quelques mètres d'une route très fréquentée...

Tant de constatations accumulées semblaient effacer tous les doutes. On peut penser qu'il n'y a pas eu crime !

Considérons donc comme vraisemblable, jusqu'à nouvel ordre, la thèse du suicide et essayons de voir clair dans ce drame. Ce geste de désespoir marquait la fin de quelle sombre tragédie.

Léna Bernstein, une jeune femme charmante, une jeune femme intrépide, l'éditrice de deux records du monde féminin, la souriante pilote qui n'avait su se créer que des amis dans le monde de l'aviation, n'était plus.

Elle s'était suicidée ! Comment ? Pourquoi ? Il semble n'y avoir aucun mystère, mais uniquement le drame le plus poignant qu'on puisse imaginer.

Léna vit, depuis septembre 1930, dans le seul espoir de reconquérir ses deux records du monde, que Maryse Bastié venait de battre. Elle s'est tuée de découragement, plus de deux ans après, croyant ne plus pouvoir arriver à ses fins.

..

Voici près d'un mois atterrissait à Biskra, à la tombée du jour, un avion.

— Je viens d'Orange, déclara, en sautant de l'appareil, Léna Bernstein.

Six mois plus tôt, grâce au concours d'un chemisier, elle avait acheté un avion, avec lequel elle comptait reprendre ses records.

Six mois de mise au point, six mois de



Voici l'un des derniers portraits de la malheureuse aviatrice, qui s'est suicidée dans le Sud algérien, après l'échec de ses efforts et l'épuisement de ses ressources. (K.)

vaines tentatives, et elle se trouvait à la porte du désert, à Biskra.

A un départ d'Istres, elle capote et se fracture une cheville ; c'est après une longue convalescence qu'elle devait rejoindre l'Algérie.

Léna avoue qu'elle est venue jusqu'ici pour préparer un raid Biskra-Norvège ; à d'autres elle confie son intention de gagner Bagdad d'un seul coup d'aile ; peut-être choisira-t-elle l'une ou l'autre de ces directions d'après les conditions atmosphériques, suivant qu'elles seront plus ou moins favorables.

Battre les records ! C'est une idée fixe, mais alors, elle est encore pleine d'espoir.

— Je suis à Biskra, car je compte pouvoir tenter mes raids avec plus de chance qu'en décollant de France. Partie de Toulous-le-Noble, je suis obligée de m'arrêter

à Orange ; en quittant cette ville, je tombe sur de violents orages ; enfin, je ne peux atteindre Biskra sans m'être posée avant à Philippeville... J'espère, en partant d'ici, ne pas rencontrer, dès le départ, tempêtes et ouragans !...

L'aviatrice a confiance ! Tout le jour,



Voici, au terrain d'aviation d'Istres, Léna Bernstein sur le point de s'envoler en direction de Port-Étienne pour le record féminin de distance. (Manuel frères.)

elle est auprès de son appareil, le soir, à l'hôtel même, avec des amis, de nouvelles connaissances, même aux heures des repas, même la nuit, seule dans sa chambre, elle ne pense qu'au prochain vol.

Mais, déjà, sa présence a été signalée aux autorités.

— Votre 40 CV. ne possède pas de certificat de navigabilité.

— Je n'ai reçu aucune subvention du gouvernement, je croyais ne pas être astreinte à ce règlement.

Les ennuis et les déboires de toute sorte commencent à s'abattre sur la courageuse jeune femme.

Enfin, une première fois, elle s'envole... Joie infinie, le jour tant espéré est enfin arrivé !... Non ! A 80 kilomètres du point de départ, une avarie l'oblige à atterrir.

Léna n'abandonne pas pour si peu la lutte ; après réparations, elle recommencera.

Les autorités, cependant, se montrent plus sévères : l'appareil est confisqué.

— Vous n'aurez ni le certificat de navigabilité, ni les papiers spéciaux vous autorisant aux vols sahariens !

L'avion de Léna était trop lourdement chargé et ne présentait pas toute la sécurité demandée.

Si elle ne chercha pas, avant son départ de France, à avoir tous ses papiers en règle, peut-être est-ce parce qu'elle-même était sûre que ces autorisations lui seraient refusées !

Pour l'instant, l'appareil est confisqué, et il est interdit à l'aviatrice de reprendre son vol.

Léna essaye en vain de régulariser sa situation ; elle entreprend démarches sur démarches.

Elle ne perd ni confiance, ni courage, sa volonté de réussir est si puissante...

Avec le concours d'amis, en trompant la vigilance des autorités, un jour prochain, elle partira...

Elle veut !

Mais les éléments, qui lui ont déjà été si souvent contraires, se tournent une nouvelle fois contre elle.

Dans la nuit du 24 au 25 mai, une violente tornade souffle sur toute la région.

Le vent n'épargne pas l'appareil ; l'avion est très sérieusement endommagé...

Le lendemain, il était démonté et remis dans un garage de la ville...

La veille, tout espoir était permis ; maintenant, tout semblait perdu.

Léna, qui sait que la réalisation de son rêve est devenue chose impossible, ne cesse de vivre avec son idée.

Les records... les records !...

C'est une obsession.

La malheureuse se débat et ne veut s'avouer vaincue, pourtant, en abandonnant momentanément la lutte ; peut-être un jour... un jour sera propice...

Elle ne pense peut-être pas à regarder si loin, pour l'instant la situation est désespérée.

Elle s'affole, se démène, à quoi servent d'ailleurs ses démarches, l'appareil est impraticable.

Il faut tout d'abord réparer l'avion. Léna s'aperçoit alors qu'elle est sans argent.

Elle écrit à Paris.

Des demandes restent sans réponse ; enfin, une lettre d'un de ceux sur qui elle comptait arrive.

C'est une fin de non-recevoir. Les commanditaires se refusent à tout versement.

On lui conseille uniquement de tenter un grand coup !

Tenter un grand coup ! Et comment ! Elle n'a plus même assez maintenant pour payer sa note d'hôtel !



Son désarroi est immense. Tenter un grand coup ! Ils savent pourtant bien à Paris que, si cela avait été possible, elle l'aurait tenté...

La coupe est pleine, Léna s'est montrée très vaillante, intrépide, pleine de suite dans les idées, elle a fait l'admiration de tous, mais ce n'est qu'une femme, qu'une jeune femme de vingt-six ans, et le sort s'est trop acharné sur elle, elle croit tout perdu... bien des hommes auraient montré du découragement alors qu'elle luttait encore.

Léna mourra avec son rêve inachevé, car elle a décidé de mourir.

A son enthousiasme mort ne peut succéder que sa mort à elle.

Elle ne se confie à personne, elle reste seule avec son désespoir, la vie n'a plus de charme, elle l'aimait pour la lutte quotidienne et on vient de la désarmer !...

Le 2 juin, l'aviatrice a pris la terrible résolution ; le 2 au soir, elle se suicidera.

L'heure du dîner a sonné ; comme si de rien était, à 19 h. 30, elle se met à table. Elle dine simplement comme tous les soirs, personne ne songe remarquer la nervosité qu'elle ne peut cacher.

Dans la journée, elle s'est procuré trois tubes de gardénal et un revolver.

Le dîner a pris fin. Comment mourir !

La nuit est belle, remplie d'étoiles, il fait chaud.

Une voiture stationne à quelques mètres de l'hôtel, une promenade est très tentante. La dernière promenade...



A la ville, Léna Bernstein était une jeune femme d'une élégance toute sportive, mais dont les traits avaient déjà quelque chose de douloureux. La vie fut dure pour elle. (H. M.)

La vie s'est montrée si décevante, pourquoi ne pas passer les derniers moments en essayant de lui trouver quelque charme ?

Léna est partie avec la voiture, elle a à ses côtés deux bouteilles de champagne, mais dans son sac le terrible poison et le revolver.

— Allez sur la route, allez vers Bous-saada...

La voiture s'est enfin éloignée de la ville.

— Arrêtez... tenez, voici 20 francs, je rentrerai à pied...

Le cocher est reparti. Léna est seule, seule devant l'immensité, l'immensité qui est très belle ce soir. La nuit semble s'être parée de tous ses atours... les nuits sont magiques dans ces pays chauds... et le désert est là, à quelques pas.

Léna s'étend sur le sable.

En rêvant, machinalement, elle a si bien calculé ce geste avant, elle boit du champagne et absorbe le gardénal.

Elle rêve, elle songe, ces minutes sont très douces, elle pense aussi à ses jours glorieux dans l'aviation, puis peut-être se rappelle-t-elle toute sa vie, toute sa vie depuis sa plus tendre enfance.

Leipzig où elle est née, les années de bonheur en Russie, où son père, Kogan-Bernstein, avait une très importante situation dans l'industrie.

Puis la fuite avec la révolution, la vie d'exil... la misère, l'arrivée en France, la naturalisation, l'existence au jour le jour, des parents que les revers ont vieillies, dont la santé est précaire et qui ne peuvent plus travailler.

C'est elle qui devient leur soutien ; à son amour des choses de l'air se joint la volonté de gagner sa vie.

Aux mois d'octobre et de décembre 1928, elle passe ses brevets de pilote.

An 1929, la belle année, elle bat les records du monde féminin !

Seuls souvenirs qui ne soient point les souvenirs de jours tristes, dans sa trop courte existence.

La joie des vols ! La joie de la liberté !

Mais Léna Bernstein est déjà morte.

Le poison avait fait son œuvre. La deuxième bouteille de champagne n'était même pas débouchée et le revolver était toujours dans le sac.

Peut-être était-il là pour servir au cas où les douleurs auraient été trop violentes. Peut-être, alors, Léna Bernstein est-elle morte sans souffrir... sans trop se rendre compte.

On a retrouvé la malheureuse aviatrice, étendue, la main crispée sur une bouteille vide, un verre à ses côtés contenait encore quelques gouttes de champagne et le résidu des trois tubes de gardénal, ceux-ci gisaient, vides, à quelques pas.

La grande aviatrice est morte de ce qu'on l'ait empêchée de réaliser son rêve, et cependant il aurait été criminel de la



A sa descente d'avion, après l'un de ses prestigieux records, Léna Bernstein, en dépit de sa fatigue, trouvait le moyen de sourire aux photographes.

laisser entreprendre un grand raid avec un avion qui n'offrait pas les garanties voulues pour un tel exploit et qui s'avérait techniquement insuffisant.

Les avatars successifs survenus à son appareil au cours de ses précédentes tentatives n'en sont-ils pas la preuve ?

Mais une pilote de la valeur de Léna Bernstein aurait-elle dû être en but à des difficultés de cette sorte ? N'aurait-elle pas dû être en possession d'un appareil ultra-moderne ? N'aurait-elle pas dû recevoir au contraire des sollicitations de toutes parts ?

BERNARD LAUZAC.

L'assassinat d'Étienne Charvet à Verneuil

LA BRIGADE MOBILE DE DIJON TROUVERA-T-ELLE L'EXPLICATION DE CET EFFROYABLE DRAME DE LA TERRE ?

MAGON (De notre envoyé spécial.)

— C'était un affreux spectacle, déclara le laitier Bonnetain en passant sur son front sa grosse main rugueuse de paysan bourguignon.

« Le cadavre gisait dans le cellier, couché sur le côté gauche, entre deux rangées de tonneaux. Sur la tête, on avait placé une touffe de luzerne fraîchement coupée qui dissimulait mal l'horrible blessure béante par où le sang avait coulé. Le sang qui faisait maintenant une large tache grasse et noirâtre sur le sol poussiéreux... »

« Autour du cou, une cordelette était nouée, si serrée qu'elle avait pénétré dans la chair : ultime précaution prise par l'assassin. »

« Le crime avait certainement été commis pendant la nuit, car la victime n'avait que sa chemise pour tout vêtement. »

« C'était affreux, croyez-moi, affreux ! Mon pauvre Étienne Charvet !... »

A l'évocation de la mort tragique de son vieil ami, M. Bonnetain se lut brusquement, en proie à une visible émotion. Autour de lui, ceux qui écoutaient le lugubre récit respectèrent son silence.

Depuis la lointaine époque où les jeunes gens de son âge, ses partenaires au jeu de boules, l'appelaient familièrement « le Tiennot », Étienne Charvet n'avait pas quitté Verneuil, petit hameau de la commune de Charnay, à 5 kilomètres de Mâcon.

Fils de modestes paysans, sa situation avait changé d'année en année. Grâce à son travail et à sa ténacité, l'aisance avait rapidement cédé la place à la fortune, et peu nombreux étaient ceux du village qui se permettaient encore de lui dire : « bonjour, père Charvet » lorsqu'il passait. Les autres employaient le mot « monsieur ».

Dans la maison de ses parents, composée de trois pièces, et qu'il n'avait point voulu abandonner malgré sa richesse, l'ancien « Tiennot » vivait avec son frère Jean-Baptiste, de deux ans son cadet. Lui avait acquis cette année même ce titre d'octogénaire dont il se montrait si fier.

Ils étaient riches, les Charvet, très riches même, et l'on chuchotait qu'il y avait du « bien » en quantité soigneusement caché dans la petite ferme. Des billets de banque ? Des titres ? De l'or ? On ne savait au juste, mais les hommes de Verneuil en parlaient, le soir, à voix basse, devant les pichets de vin du pays. Sans jalousie ni envie cependant, car le père Charvet était fort estimé de ses concitoyens.

— Alors, vous comprenez, m'expliqua un voisin, ce qui s'est passé ne m'a pas étonné, parce que l'argent, quelquefois, ça attire le malheur, quelquefois même un drame...

Et il ponctua son idée d'un coup de poing sur la table qui fit se retourner vers nous les autres consommateurs.

Le drame, en effet, n'était pas loin.

Cela commença le 30 mai au matin, lorsque, pris d'une attaque, Jean-Baptiste Charvet se coucha, pour ne plus se relever. A cette date, et sur la prière du moment, son frère avait vendu la maison en viager, pour une somme de 40 000 francs. Ce n'était pas une vente, en réalité, mais bien un don fait à la famille Bonnetain qui n'avait pas d'argent à verser : la déclaration de vente n'était faite que pour éviter les gros droits qu'une donation aurait exigé.

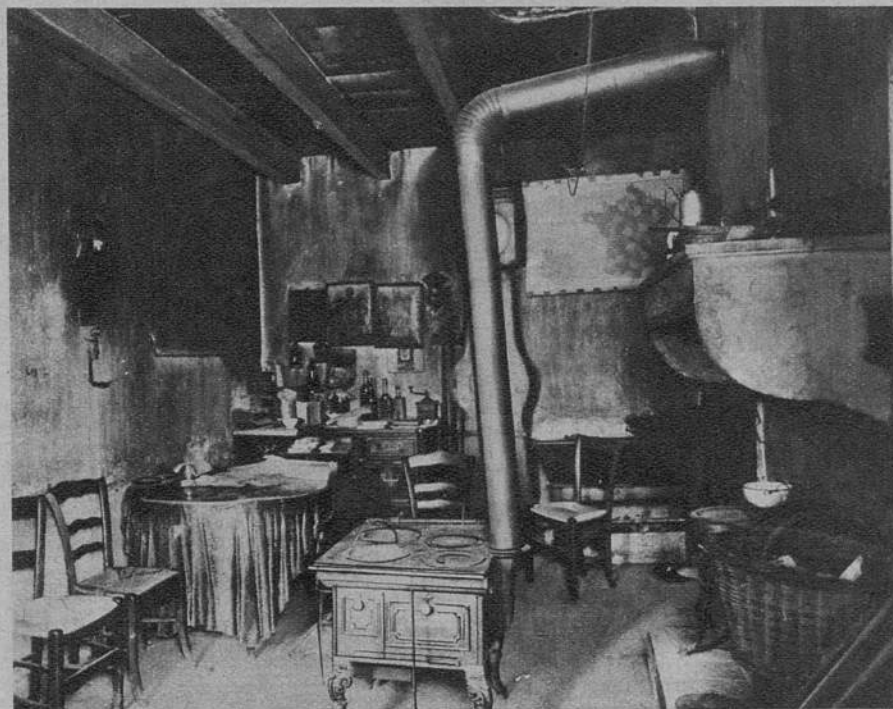
Les deux frères décidèrent en outre de désigner comme légataire universelle M^{lle} Emma Bonnetain, l'une des enfants de leur meilleur ami.

Puis, la mort ayant fait son œuvre, ceux que le travail des champs ne réclamait pas impérieusement dans la campagne suivirent le modeste convoi jusqu'au cimetière où, de pères en fils, la race des Charvet repose.

Et la vie monotone du hameau avait repris son cours. Dans le logis familial, aux murs couverts de souvenirs ancestraux et de naifs chromos, sous le vieux toit maltraité par les intempéries, Étienne Charvet s'était soudain senti trop seul. Ayant mis de l'ordre dans ses affaires, il avait compris que jamais il ne pourrait échapper à la lassitude et à la tristesse qui l'assaillaient. Pour se changer les idées, il s'était décidé à prendre dorénavant ses repas chez le laitier Bonnetain, qui habitait depuis cinq ans une maison voisine avec sa femme et ses deux enfants.

Il lui devait bien cela, n'est-ce pas ? Puisqu'il aurait sa maison lorsque Jean-Baptiste ne serait plus seul sous la pierre et que sa fille Emma toucherait une somme rondelette...

Ce fut justement Bonnetain qui décou-



La cuisine de la maison d'Étienne Charvet. (J.-M. Combier.)

vrit le crime, lundi dernier, à 10 h. 30 du matin. La femme du laitier, comme d'habitude, s'était rendue, vers 8 heures, devant la demeure du père Charvet et l'avait appelé, lui demandant ce qu'il désirait prendre pour son petit déjeuner.

N'ayant obtenu aucune réponse, malgré ses cris répétés, M^{lle} Bonnetain, inquiète à juste titre, n'osa pas pénétrer dans la maison, dont la porte était pourtant ouverte. Elle envoya Emma chercher son mari.

Ce dernier arriva dans la matinée, accompagné d'un conseiller municipal, M. Laroche. La porte du cellier, située à gauche de l'entrée, n'était pas fermée ; cela surprit les deux hommes, car nul n'ignorait que le père Charvet, qui y gardait son bon vin, tenait toujours la petite pièce soigneusement cadenassée.

Ils entrèrent donc. On sait quelle macabre découverte ils devaient y faire.

L'enquête commença aussitôt. Les gendarmes arrivèrent qui visitèrent en détail l'habitation ; ils constatèrent un désordre indescriptible, virent que tous les meubles avaient été ouverts sans être fracturés et que leur contenu avait été jeté à terre. Du trésor, nulle trace.

— Les malfaiteurs l'ont emporté, dirent-ils.

M. de Casteljou, le juge d'instruction, fut plus heureux. Il trouva, sous une pailasse, la précieuse cassette qui contenait exactement 69 pièces de 20 francs, 18 billets de 1 000 francs, 15 billets de 100 francs et 20 titres de rente sur l'Etat français, représentant une somme de 80 000 francs. On trouva encore, dans la chambre à coucher, 2 200 francs en petites coupures.

Le médecin-légiste, pendant ce temps, faisait l'autopsie.

— La victime, déclara-t-il, a été frappée vers 23 heures.

Dès lors l'affaire parut claire aux enquêteurs : le vieillard est tombé sous les coups d'un de ses familiers et non sous ceux d'un rôdeur. D'un naturel méfiant, Étienne Charvet n'aurait pas ouvert la nuit sa porte à un inconnu.

La visite au cellier s'explique aussi : l'octogénaire veut offrir à boire au visiteur. C'est alors qu'il est accroupi devant un tonneau que l'assassin lui défonce le crâne, d'un coup de marteau probablement.

Il ne restait plus qu'à trouver le coupable. C'est la brigade mobile de Dijon qui fut chargée de cette tâche délicate. Elle ne ménagea pour cela ni son temps ni sa peine. Les interrogatoires succédèrent aux interrogatoires, et, après trois jours d'efforts, il fallut bien reconnaître que les pistes, qui paraissaient nombreuses au début, fondaient toutes, si j'ose dire, entre les mains des enquêteurs.

Mais, dès lors, dans le petit hameau de Verneuil, commença le règne de la suspicion et de la méfiance.

— Qui avait intérêt à la mort du vieux, dirent les uns, si ce n'est ceux qui devaient en hériter ?

— Dans ce cas-là, ils n'auraient pas essayé de cambrioler.

— Mais si, pour faire croire à un crime de rôdeur !

Les autres ont leur opinion :

dans la cour du père Charvet, qu'il sait riche, et il attend le moment propice pour accomplir son forfait. Justement le vieillard descend au cellier pour boire un verre de vin ; c'est l'occasion pour le criminel, qui se jette sur sa victime et l'assomme avant de l'étrangler.

Le quatrième jour après la découverte du crime arriva à Verneuil M. Gobillot, chef de la 11^e brigade de Dijon.

Lorsque je lui demandai ce qu'il comptait faire, il me répondit :

— Ne pas m'occuper des vagabonds, mais interroger à nouveau ceux qui ont été déjà entendus, ceux qui approchaient les frères Charvet.

— Et vous avez bon espoir ?

Le commissaire Gobillot haussa les épaules.

— N'allez pas si vite, dit-il. Peut-être aurons-nous du nouveau dans quelques jours, mais ce n'est pas certain du tout. Dans ces crimes de campagne, on ne sait jamais où l'on va !

C'est vrai. Que de meurtres restés impunis, que de mystères restés obscurs malgré le talent et les efforts des policiers, parce qu'ils s'étaient déroulés dans un petit coin perdu de la province, avec, pour personnages ou témoins, ces paysans peu bavards qui ne parlent jamais à tort ou à travers et qui préfèrent garder le silence plutôt que de se tromper.

Un gendarme me disait : « Ils insinuent beaucoup de choses ; ils ne déclarent jamais rien... »

Trouvera-t-on l'assassin du père Charvet ? « Dans quelques jours, peut-être », a dit le chef de la brigade mobile.

Mais un vieux paysan, sec et ridé comme un pied de vigne, a hoché lentement la tête lorsque je lui ai dit cela.

— Je ne crois pas, murmura-t-il, qu'on éclaircisse cette affaire-là. Les drames de la terre, c'est pas comme les autres. Et celui-là c'est un drame de la terre, pour sûr !

Puis il partit sur la route poussiéreuse, face au soleil couchant, voir si les fruits, dans son clos, commençaient à mûrir.

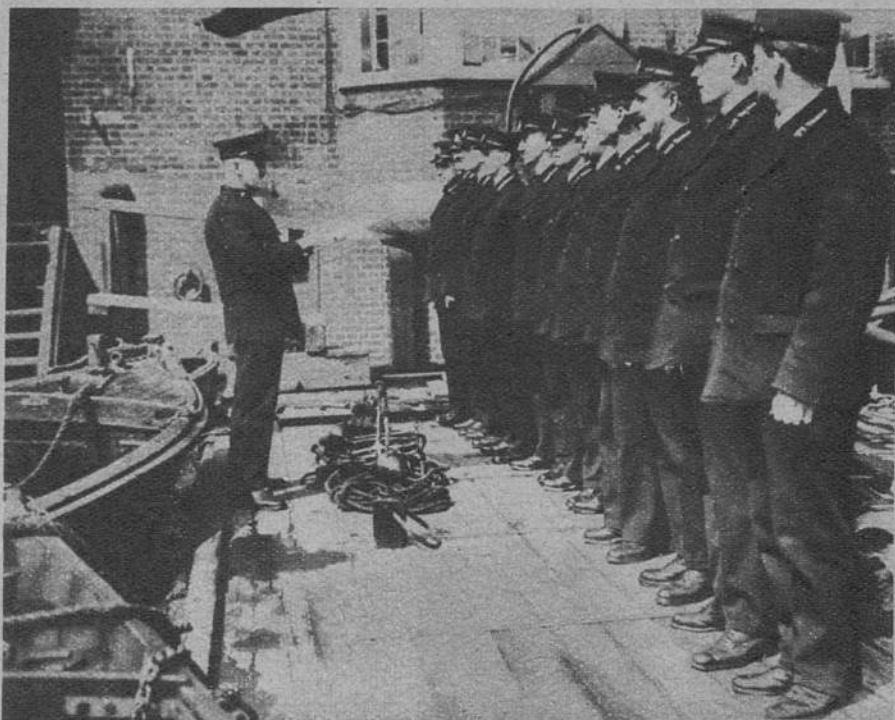
GÉO GUASCO.

GORGULOFF PASSERA AUX ASSISES



L'instruction de l'affaire Gorguloff est close. Les dossiers vont être transmis et Gorguloff passera devant les Assises. Notre photo représente M. Barnaud, conseiller à la Cour, qui doit diriger les débats des Assises pendant la première quinzaine de juillet. (W. W.)

La police fluviale de Londres



Sur le ponton d'embarquement, à côté de leur « quartier général », on procède à l'appel d'une escouade de policemen de la Tamise. Tous gars décidés et joyeux, choisis par voie de volontariat dans la police métropolitaine. (I. P. S.)

La ville de Londres possède trois polices différentes, qui ont chacune leurs attributions particulières : la police métropolitaine, la police de la cité et la police de la Tamise. C'est de cette dernière branche que nous parlerons aujourd'hui.

On reconnaît tout de suite, dans la rue, les agents de la police fluviale, du fait qu'ils portent un uniforme tout à fait particulier et une casquette analogue à celle des officiers de toutes les marines du monde.

Ce costume est fait d'une vareuse à col ouvert, qui porte au parement les insignes du grade et du service, et d'un pantalon long, qui peut être remplacé par une culotte de cheval et des bottes de caoutchouc au cas d'inondation ou de travaux de sauvetage. Sur la casquette, à visière très basse devant, un insigne particulier.

La tâche des policemen de la Tamise, en raison de l'importance du trafic fluvial à Londres, est multiple. Elle n'est pas uniquement confinée, comme on pourrait le croire, à la surveillance des bateaux ou à la circulation du fleuve. Les policemen sont avant tout des policemen. C'est-à-dire qu'ils ont le droit d'intervenir dans les contestations et les batailles, d'arrêter les délinquants et de poursuivre les enquêtes, en ce qui concerne les meurtres ou assassinats commis à bord des bateaux.

En réalité, leurs attributions sont quadruples. Tout d'abord, ils vérifient les papiers de bord des navires et donnent — ou ne donnent pas — l'exeat. Ils répriment la contrebande (qui est particulièrement active sur la Tamise, et va encore augmenter, maintenant que le marché anglais a été fermé aux produits venus de l'étranger) et arrêtent les fraudeurs. Ils veillent à ce que les bateaux, remontant ou descendant le fleuve, soient en règle avec les autorités de la navigation et observent bien les règles de la sécurité

mariniers, cette affaire est de leur ressort.

Pour mener à bien leur affaire et donner la chasse aux délinquants (les berges de la Tamise et la Tamise elle-même, le soir, sont fréquentées par toutes sortes de gens sans aveu), les policemen de l'eau ont été munis de canots rapides, qui ont vite fait de rattrapper les « pirates du flot » qui s'efforceraient de fuir. Ces canots automobiles — on voit l'un d'eux sur nos photographies — peuvent atteindre, par eau morte, une vitesse de cinquante kilomètres à l'heure. Leurs moteurs sont munis d'un dispositif silencieux spécial, qui leur permet de fondre à l'improviste sur les barques suspectes et de les cerner.

A bord de ces canots, il y a la T. S. F., en communication avec le poste central de la police fluviale. Ce poste est installé au bord même de l'eau, et à la première alerte les policemen de garde, sautant dans les canots qui sont prêts jour et nuit, se portent au secours de leurs camarades. Tandis que les canots de service font des rondes et des patrouilles, la T. S. F. est constamment en relation avec eux ; et souvent les instructions, pour se rendre sur tel point plutôt que sur tel autre, sont données, non par les lois d'un itinéraire prévu à l'avance, mais par des injonctions de dernière minute venues du poste central. Ainsi peut-on voir, parfois, au milieu de la Tamise, des canots de police qui remontaient le fleuve faire brusquement demi-tour et se lancer

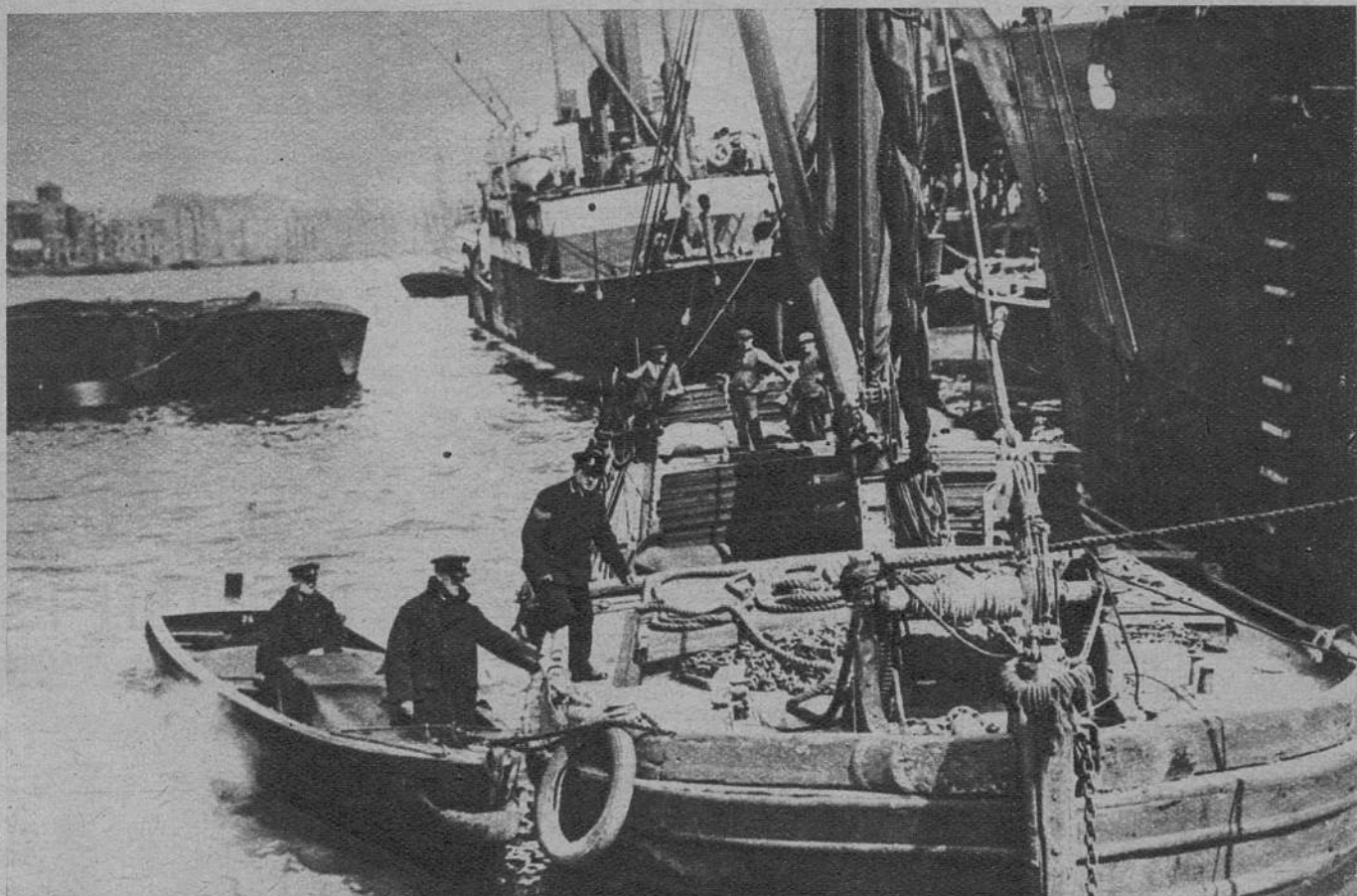
des bateaux sans feux réglementaires.

Bien entendu, à bord de ces canots de police, il y a des armes, des gaffes, des grappins, des haches, etc. Matériel de défense, matériel de secours. Il y a même deux petits canons-joujoux : un canon porte-amarres, pour passer une corde à ceux qui s'en iraient à la dérive (il arrive fréquemment que, les marées étant trop fortes, des bateaux brisent leurs chaînes et partent à l'aventure) ; un canon de 37 millimètres, pour mettre à la raison rapidement ceux qui en auraient besoin.

A l'avant et à l'arrière des canots, deux rufs, par les jours de pluie, peuvent accueillir l'équipage ; et, au milieu, une cage imperméable abrite le pilote.

La police fluviale dispose aussi de petites vedettes à pétrole, pour les courses urgentes. Elles servent principalement à aller accoster les bateaux dont on veut demander les papiers. Un de nos clichés, encore, permet de se rendre compte des dimensions de ces barques minuscules.

La « brigade de la Tamise », qui, au point de vue avancement et retraite, est assimilée aux policemen de la rue, rend de gros services et est très estimée par la population flottante, à qui elle rend les plus signalés services. Elle est considérée comme un corps d'élite. Mais il est rare qu'un homme, s'il n'est pas marin de profession et depuis son enfance, puisse y faire toute sa carrière. Les brumes de la Tamise, en effet, sont particulièrement



Ici, quelques hommes de la police fluviale londonienne montent à bord d'un voilier qui vient de s'ancrer face aux docks, pour demander les papiers de bord. Gare à ceux qui ne seraient pas en règle ! (I. P. S.)

et des codes internationaux. Enfin, s'il se produit un crime, un accident, un délit quelconque sur l'eau ou dans le monde des

dans une autre direction. Simplement, les ondes viennent-elles d'annoncer, ailleurs, un rassemblement suspect ou

redoutables et ont tôt fait de vous transformer — si « costaud » que vous sembliez être — en un rhumatisant chronique...



Voici, en route sur le fleuve, parmi le fameux brouillard, le « jog » de la Tamise, une des barques à moteur rapides de la brigade fluviale. Silencieuses et basses ces vedettes assurent efficacement la police des eaux. (I. P. S.),

D'une pierre deux coups

C'est un amusant incident qui divertit fort à la fin de l'an dernier les habitants de la région de Strasbourg.

Dans un petit village des environs de la riante petite ville de Saverne, de nombreux vols étaient commis tous les jours.

Finalement, un paysan du village de Saint-Jean vit rôder un jeune chenapan d'un hameau voisin. Il l'arrêta et, l'ayant fouillé, le trouva possesseur de trois montres.

Comme notre paysan avait la poigne solide, il prit le voleur par le bras et l'emmena à la gendarmerie, distante d'une bonne lieue.

Pourtant, trop heureux d'une si bonne prise pour la laisser échapper, comme chemin faisant il rencontrait un jeune paysan d'un troisième village, il appela ce dernier : — Tiens, viens ici, toi. Voici un voleur que j'ai surpris sur nos terres. Je le conduis à la gendarmerie. Prends-le d'un côté, je le tiendrai de l'autre. Comme ça, il ne pourra échapper à la Justice.

Le paysan accepta et les trois hommes se dirigèrent vers la gendarmerie.

Là, on interrogea le voleur qui avoua tout ce dont on l'accusait.

Mais, soudain, comme le vieux gendarme qui l'interrogeait levait la tête et demandait :

— C'est toi, n'est-ce pas, qui as incendié les meules du père Schwartz ?

— Oui, monsieur, fut la réponse. Or, si imprévu que cela soit, ce ne fut pas le voleur qui répondit ce : « Oui, monsieur », mais le jeune paysan qui avait aidé à arrêter ce chenapan.

Et quand on lui demanda pourquoi il avait fait cet aveu, alors qu'on ne lui demandait rien :

— Le gendarme qui interrogeait, répondit-il, n'avait pas levé la tête jusque-là. Quand il parla des meules du père Schwartz, il la leva et j'ai cru qu'il me regardait.

Alors, comme c'était vraiment moi le coupable cette fois, je n'ai pas osé répondre non.

Mais, s'étonna le gendarme, je ne te regardais pas.

Pourtant, si ledit gendarme ne saisit pas toutes les raisons de cet aveu inattendu, les autres assistants, qui eux avaient compris, étouffèrent une folle envie de rire.

Le vieux gendarme louchait atrocement

UN VÉRITABLE PORTE-MINE EVERSHPAR DE 90 FRANCS POUR 30 FRANCS

Nous sommes heureux de faire profiter nos lecteurs de France d'une très intéressante prime : un magnifique porte-mine Eversharp véritable (avec bande d'origine) en ébène marbrée, teintes modernes, orné doubles viroles et agrafe fixe à boule mobile, le tout plaqué or.

Ce porte-mine Eversharp, d'une valeur de 90 francs, prix imposé, est cédé exceptionnellement à nos lecteurs contre **30 FRANCS EN ESPÈCES ET 6 BONS DE 10 FRANCS**

dont nous publions ci-contre le 1^{er} bon valable pour l'achat du porte-mine Eversharp.

Le nombre de ces porte-mine étant limité, nous recommandons vivement à nos lecteurs de nous adresser leurs commandes dès que les six bons auront paru.

BON de 10 francs
valable pour l'achat du
PORTE-MINE "EVERSHARP"

PROCHAIN CONCOURS
Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**
Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-6.

AVENIR Révélé par la célèbre voyante diplômée M^{me} Thérèse GIRARD, 78, Av. des Ternes, Paris (17^e). Cour 3^e ét. De 1 à 7 h. Vous serez forts, vous vaincrez, vous réussirez.

M^{me} TAMARA Voyante. Sujet Russe. Infaillible. Tarots. Lignes de la main. Tous les jours de 2 à 7 h. à partir de 10 f. 60, r. du Cherche-Midi, 2^e ét. Esc. B. Paris-6.

REVOLVER SYMPATHIQUE mettant knock-out du premier coup, pour 10 minutes, le malfaiteur qui vous attaque. **DIQU**, boîte postale 33, Montreuil-s/Seine (Seine).

POUR SUPPRIMER LE CHOMAGE

Pour donner du travail aux **OUVRIERS FRANÇAIS**
Achetez un poste de T. S. F. FRANÇAIS



Poste secteur super-bloc salon

E. ANCEL, Constructeur
83, Rue de Rome, PARIS (17^e)
Métro : Rome — Téléphone : Wagram 66-21

Modèle grand luxe **SUPER-HÉTÉRODYNE**
4 lampes dont 1 bi-grille changeuse de fréquence, 1 moyenne écran, 1 détectrice, 1 B.F. de grande puissance, cadre intérieur, diffuseur électro-dynamique.

(Licence **THOMSON-HOUSTON**)

TOUS LES EUROPÉENS EN HAUT-PARLEUR, TRÈS GRANDE PUISSANCE, SÉLECTIVITÉ PARFAITE :

MOINS CHER que les postes étrangers à amplification directe.
PRIX, COMPLET EN ORDRE DE MARCHÉ
A CRÉDIT : 350 francs comptant et 12 mensualités de 200 francs. **2500 FR.**

MAGASIN OUVERT DIMANCHES ET FÊTES

Chaque changement d'adresse doit être accompagné de 0 fr. 60

AVENIR M^{me} Ir. Bénard, 46, r. Turbigo, Paris. Voit tout, assure réussite en tout. Fixe date éven. 1932 mois par mois. Facile mariage d'apr. prénoms. Voir ou écrire. Envoi date de naissance et 20 fr. 50.

Le Gerant : F. TINESSE.

Vous recevrez **gratuitement "MON CINÉ"** pendant un mois,

IL VOUS SUFFIRA DE REMPLIR LE BULLETIN QUE VOUS TROUVEREZ CI-DESSOUS

"MON CINÉ"

est le premier journal de cinéma qui ait été créé pour le public.

Il publie des articles sur toutes les questions cinématographiques, des critiques de tous les films, des biographies des artistes en vogue, de jolis portraits des vedettes en renom. Il répond par voie de petite correspondance et à titre gracieux à toutes les demandes de renseignement qu'on lui adresse.

"MON CINÉ"

PUBLIE LES MEILLEURS CINÉ-ROMANS COMPLETS DE LA SAISON. CES CINÉ-ROMANS SONT TOUJOURS COMPLETS EN UN NUMÉRO

Dans le numéro de cette semaine :

QUAND ON EST BELLE

D'après le film interprété par Lily DAMITA, André LUGUET

MON CINÉ fait participer en ce moment ses lecteurs à un passionnant concours doté de **50 000 francs de prix**

16 pages, paraît tous les jeudis. — **75 cent.** le numéro

Monsieur le Directeur de
43, Rue de Dunkerque, PARIS

Veuillez envoyer gratuitement "MON CINÉ" pendant un mois à

M _____

Rue _____ N° _____

A _____ Dept _____

SI VOUS NE
DÉSIREZ PAS
PROFITER DE
CETTE PRIME
VOUS-MÊME,
INSCRIVEZ CI-
CONTRE LE NOM
D'UN PARENT,
D'UN AMI

CONCOURS

100.000 francs de PRIX
pour ceux qui reconstitueront ce DOCUMENT



7 fr. le CENT. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

GAGNEZ 1 000 fr. par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Ecrire : Manufacture PAX G., à Marseille.

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante M^{me} MARYS, 45, r. Laborde, Paris 8^e. Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à M^{me} GILLY, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N° 4.

G.7

Pour Maigrir

Prenez les **PILULES GALTON** le meilleur amaigrissant
Réduction rapide des Hanches, du Ventre, du Double-Menton, etc. Absolument sans danger
Le flacon avec notice, contre remb. : 20 fr. 85 - J. RATIE, ph., 45, r. de l'Échiquier PARIS, 10^e

L'ENNUI C'EST LA MORT !
POUR RIRE et FAIRE RIRE



Demandez les catalogues Farres Attrapes, Surprises, pour Soirées et dîners, Chansons, Monologues, Prestidigitation, Physique, Magie, Librerie. — Envoi contre 2 fr. Se recommander du journal. H. BILLY, 3, rue des Carmes, Paris. Maison fondée en 1894.

SOIGNEZ-VOUS CHEZ VOUS
SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQUES
SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL
MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES
SYPHILIS, BLENNORRHOÏE, URETHRITES, PROSTATITE, CYSTITES, PERTES, MÉTRITES, IMPUISSANCE
Traitement facile à appliquer soi-même
à l'insu de tous. Efficace et sûr
SÉRUMS-VACCINS NOUVEAUX
Venir ou écrire : Doct. 71, r. de Provence, 71, Paris-9.
Angle Chaussée d'Antin

Imp. CRÉTEL — COURBELL.



A gauche : Le financier Lazare Bloch, ancien mari et associé de Marthe Hanau, avait disparu, prétendait-on... Il n'en était rien. Lazare Bloch subissait une opération. A droite : M. Watbled, administrateur de la banque d'Union publique et gérant des Syndicats, a été arrêté.

A Montreuil, un Polonais, Valentin Rulick (à droite sur notre photo), a frappé sa maîtresse, M^{me} Stanislas Ciechamowski, de façon si violente qu'elle a été grièvement blessée à la tête. Le brutal a disparu. (R.)



Une véritable armée d'anciens combattants américains est en route pour Washington. Ces vétérans de la guerre réclament le « bonus », ou pension d'ancien combattant. Il est peu probable qu'on accueille leurs revendications. (K.)



M^{me} Boulenger avait tué à coups de revolver son mari, hôtelier, qui, disait-elle, l'avait menacé. Deux ans de prison. (K.)



Le Prince de Galles, qui en bon prince s'occupe de tous ses futurs sujets, a passé en revue, à Londres, les corps de réserve de la police métropolitaine, dans Hyde Park, et a félicité les nouveaux promus en les engageant à suivre l'exemple de leurs aînés. (K.)



Une fausse traite de quatre millions sur la banque Rothschild a valu son arrestation à un nommé Lecant, que l'on voit ici, face à M^{re} Maurice Garçon, à l'instruction. (K.)



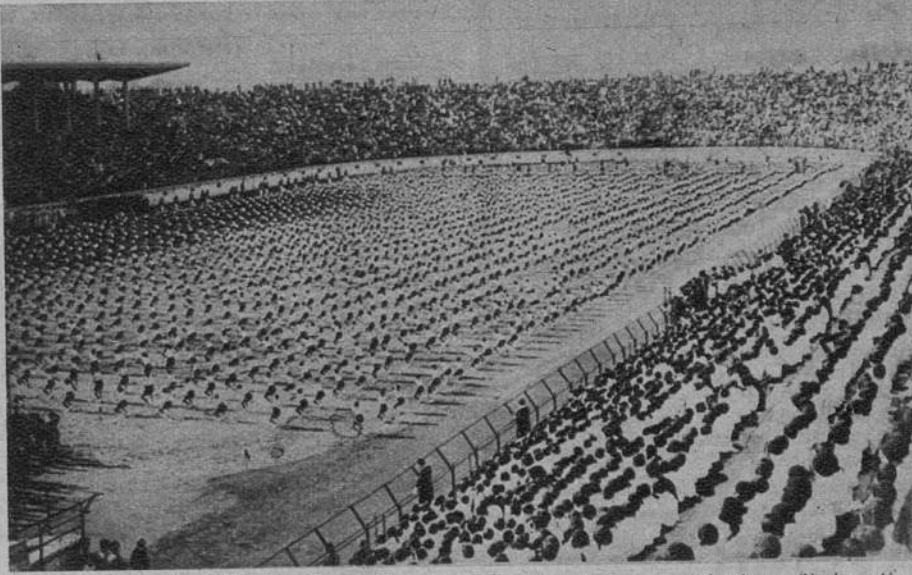
Mrs. Ada Wright, mère de deux jeunes nègres (15 et 18 ans) condamnés à mort avec cinq autres « colored » pour le viol d'une femme blanche, fait une tournée en Europe pour démontrer l'innocence de ses enfants, la photo ci-dessus la représente en conférence à Vienne, où elle suscita un grand intérêt. (R.)



Aux assises de la Moselle, M. A. Guervin répond de l'assassinat de son ex-femme, mère de sept enfants. Le drame s'était déroulé à Fontoy. (G.)



M. Linden vient d'intenter un procès à l'ex-Kaiser, parce que sa fille est morte pendant la guerre des mauvais traitements à elle infligés par les Allemands. (S. G. P.)



A Rome, vingt-cinq mille « babillas » (jeunes milices fascistes) se sont réunis au Stade national pour rendre hommage au Duce qui, nous l'avons dit, a échappé à un attentat. Ces troupes de jeunes miliciens ont la même discipline que l'armée italienne, mais tous ces enfants n'aiment pas moins leur Duce, dont le prestige les émerveille comme un beau conte de fée. (K.)



Une cantatrice du « Metropolitan Opera » de New-York, Marie Muller, a donné toute la fortune pour sauver son fiancé, Mrs. Wendser, compromis dans l'affaire Kreuger. (K.)